

# LES BIVOUACS DU SCORPION



Notre raid en Mauritanie (Avril 2007)

# LES BIVOUACS DU SCORPION

A l'est en milieu de nuit apparaît Antarès, une étoile très brillante de la constellation du Scorpion qui parait-il compte 171 étoiles visibles à l'oeil nu. Ainsi sont les magnifiques nuits du désert Mauritanien où le Sagittaire, le Loup et le Centaure éclipsent Grande et Petite Ourse, Cassiopée et la Lyre de nos régions.

Lorsque j'ai proposé à qui voudrait me suivre ces bivouacs magiques, je ne leur ai pas caché qu'ils devaient se mériter à force de sable, de stress, de pistes infernales, de soleil ardent et de soif, de moment de découragement et de doute. Mais que nous ferions probablement aussi des rencontres moins ordinaires, qui ne nous feraient garder que le meilleur.



Ainsi fut notre raid. Pas tout à fait comme prévu puisque à quelques jours du départ, nous apprenions qu'à la frontière Mauritanienne, nous n'aurions pas de visa de plus de 72 heures. Un nouveau carnet de route fut produit et imprimé au milieu des préparatifs du départ, incluant le passage obligé par Nouakchott, la programmation des GPS revue en conséquence avant la traversée au long cours Espagne-Maroc pour nous retrouver le dimanche soir de Pâques au rendez-vous d'Essaouira.

Avant de vous conter par le détail les grandes étapes de ce raid et les meilleurs souvenirs, voici à grandes lignes notre raid Mauritanien.

Regroupement à Essaouira - descente du Sud Marocain avec étapes aux environ de Layoune et Dakhla. Puis après le passage des frontières Maroc-Mauritanie au terme de presque 3000 km de route, traversée du banc d'Arguin avec les premiers ensablements, et le vrai début de la navigation au carnet de route et au GPS.

Une fois accomplies les formalités de visas à Nouakchott, nous prenons la route de l'Espoir sur une cinquantaine de kilomètres avant de nous engager sur les 660kms de la piste de Bou Naga qui va nous conduire jusqu'à Atar en 3 jours. Alternance de dunes, de sable mou, de pistes magnifiques et de passages rocheux. La facile mais grandiose passe de N'Tourvine vient couronner cette première grande étape de désert. Et des rencontres.....

Nous quittons Atar pour rejoindre Chingetti par la passe d'Amogiar : le spectacle est au rendez vous. Après la séance photo-souvenir à Fort Saganne, nous allons terminer la nuit dans un immense pierrier sans trouver de solution de sortie alors que de ci de là des traces et des cairns montrent qu'il y eut un passage. Retraite stratégique pour rejoindre Chinguetti par la piste puis en soirée Ouadane et les premiers abords du Guelb er Richat. Le lendemain nous allons en pèlerinage jusqu'au centre du Guelb, jusqu'au bouquet d'arbres où paraît-il Théodore Monod donnait rendez vous à son épouse.

C'est déjà l'heure du retour pour les plus jeunes qui n'ont que 3 petites semaines de congé.



Retour à Chinguetti pour quelques menues réparations et nous enchaînons sur la grande traversée vers Tidjikja et Kiffa. Au menu : du sable, des pierres et des barkhanes et surtout un erg impressionnant plus quelques autres réjouissances de moindre importance. Nous bouclons les 430

Kms du parcours en 72 heures d'une belle intensité. La phase finale nous verra bivouaquer dans la passe de Néga juste pour le plaisir et la satisfaction d'être venu jusque là.

Au delà de Kiffa, nous nous offrons un petit détour par le sud avec l'intention d'aller jusqu'au fleuve Sénégal. Cela se mérite, la double passe de Souffa éprouve durement nos mécaniques. Nous touchons aux rives du Sénégal d'abord à Kaédi puis le lendemain à Bogué avant enfin de reprendre le chemin du retour.



Long, long est le chemin du retour d'autant plus que le vent de face pendant la quasi totalité du parcours va nous faire souffrir encore un peu plus. Nous nous séparons à Tiznit, haut lieu des rassemblements de camping car et de caravane. Certains passent plus de 4 mois au camping ! la visite du souk est instructive sur l'adaptation marocaine à cette clientèle aisée.

Pour notre part nous ferons un large détour par le Portugal avant de retrouver les autoroutes espagnoles.

Du Maroc à Nouakchott : une affaire de visas.

Comme d'habitude, c'est la CB qui annonce l'arrivée des amis. Puis les voici qui viennent s'arrêter à coté de nous au Camping des Oliviers d'Ounara, à une vingtaine de kilomètres d'Essaouira. L'installation est rondement menée et il est l'heure de sacrifier à un petit apéritif-détente, chacun racontant son voyage.

Présentons l'équipe : il y a tout d'abord Bernard et Geneviève, viticulteurs en sauternais que l'on connaît mieux sous leur chaffre de CB : *Lucky-Luck*. C'est déjà notre troisième raid ensemble mais les Lucky-luck ne doivent pas être loin d'un vingtième raid au Maroc. Nous nous sommes connus par l'intermédiaire du cousin "Candale" également viticulteur et amateur de 4x4 et de sport mécanique. Et puis il y a les jeunes "Papillons", Isabelle et Rémi, une petite quarantaine et beaucoup d'expérience car Rémi a déjà pas mal de Maroc à son actif dont quelques-uns en moto. Comme pour les Lucky-Luck, le Land-rover Defender est leur monture adorée. Rémi travaille à la communauté de commune de Langon et Isabelle dans l'industrie à Bazas. Nous avons fait quelques sorties en commun.

Quant à votre serviteur (tantôt "cousin" à la CB, tantôt "Ubats"), il oublie que certains de ses contemporains sont en maison de retraite depuis quelques temps et préfère largement le GPS, Internet et la gestion des carnets de route au scrabble. De Geneviève, mon épouse, je ne vous livrerai qu'une de ses qualités : elle est capable de passer une journée secouée comme un olivier en décembre, allant du carnet de route au GPS, tout en faisant des photos et prenant des notes, sans manifester la moindre nausée, opérationnelle dès l'heure du bivouac pour des taches "moins valorisantes" comme l'on dit.



*Sur les routes du Maroc*

Comment arrive-t-on à préparer et réaliser un raid en Mauritanie sans l'assistance de spécialistes du genre ?

La première condition consiste à maîtriser le domaine de la navigation. Gestion du GPS, utilisation de la boussole, des cartes et du carnet de route sont nos atouts principaux. La création de carnets de route - que les anglo-saxons appellent Road book - est une autre affaire et c'est la mienne. La première étape consiste à faire l'inventaire des ressources disponibles, puis de créer une base de données de Wpoints et de traces et ensuite de déterminer un ou des itinéraires avant de passer à l'écriture proprement dite. Je me suis beaucoup appuyé sur la bible du raid mauritanien "Mauritanie au GPS" de Sylvie BEALLET & Cyril RIBAS (Éditions TAKLA MAKANE), mais aussi sur de nombreuses sources Internet comme le bien connu "Voyages 4x4" de Pascal et Nadine POUBLAN ou moins connu "O MosquiTto", un site portugais.

La deuxième condition, c'est d'avoir du temps libre et de la passion pour créer nos propres carnets de route. Fort de ces deux atouts, le résultat ne doit pas être si mauvais puisque ma navigatrice ne critique pas (trop) et mes amis non plus, voire ne se perdent pas.

Ceci dit, debout aux aurores, nous voilà sur la route du Sud. Les villes s'égrènent lentement. Agadir d'abord par la route de la cote serpentant entre les arganiers, puis les belles villes de Tiznit et Guelmin. Arrive le passage du Drâa avec le premier contrôle de gendarmerie avant Tan Tan, nous laissons de côté El Ouatia appelé aussi Tan-Tan Plage. 100 Kms plus loin, à l'oued Ez Zaher, nous entrons dans la zone détaxée où le gazole tombe autour de 0.4 euros le litre. Après Foum Agoutir et ses salines, nous effaçons aussi Tarfaya, l'ex Cap Juby de l'aéropostale nous réservant pour d'autres jours la visite de son musée Antoine de Saint-Exupéry, où l'aviateur fut chef d'escale. Tout cela entrecoupé de contrôles de police ou de gendarmerie à qui nous donnons chaque fois notre fiche de police, c'est-à-dire un résumé de notre état civil, des données du véhicule et de notre voyage. Nous en avons préparé une douzaine avant de partir mais à l'évidence, il faudra faire quelques photocopies à Laâyoune car gendarmes ou policiers sont très friands de notre petit papier. Le contrôle en lui-même se résume à peu de chose mais le fonctionnaire aime parler, échanger et nous laisse partir toujours avec un peu de regret. La nuit est presque là lorsque nous abordons TAH, village qui borde la grande sabkhra du même nom, gigantesque effondrement à -55m sous le niveau de la mer où nous avons bivouaqué l'année précédente. Tah marque l'entrée dans l'ex Sahara Espagnol et nous attendons Rémi qui a levé le pied depuis un moment car sa consommation est bien supérieure à ce qu'il estimait.

Comme toujours en ces régions, la nuit tombe très rapidement. Encore une quarantaine de kilomètres pour arriver au "camping du bédouin" tenu par un couple de belges, Luc et Martine. Au bord de la grande sabkhra Oum Dbaa, l'endroit ne propose aucun confort particulier si ce n'est une douche un peu saumâtre, chaude le soir. Et un peu moins de vent peut-être, mais c'est quasiment le seul point de bivouac autour de Laâyoune.

Le vent est tombé dans la nuit et nous nous réveillons encadrés par un hollandais et un français. Le hollandais à la grande barbe blanche est du type "papy voyageur". il a posé une cellule sur son défender et fait preuve d'un bel optimisme lorsque nous évoquons les passages de frontières au sud de la Mauritanie : " il faut avoir plus de temps devant soi qu'eux, si l'on n'est pas pressé ce sont eux (les préposés aux contrôles aux frontières) qui craquent les premiers". Tout cela en faisant la vérif matinale de son Land-rover, une tasse de café à la main.

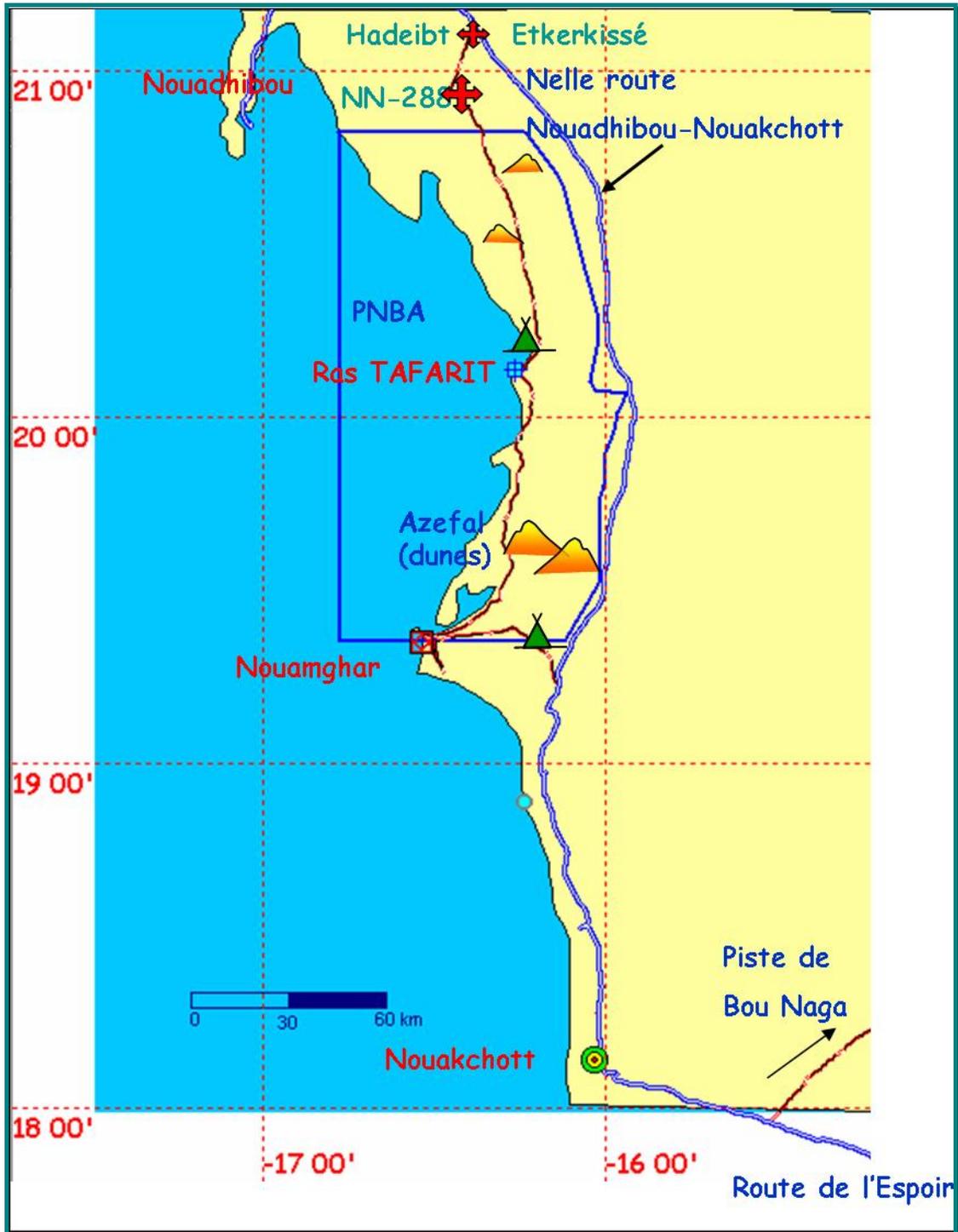
Rémi, entre café et petits pains, collecte les dernières gouttes de gazole dans ses bidons, réussissant à trouver quelques litres pour aller jusqu'à la première station à Laâyoune.



*Avant Agadir : les arganiers*

Nouvelle journée pour une grande étape de goudron. Premier contrôle de gendarmerie à l'entrée de Laâyoune, juste avant une station-service où nous faisons le plein. A la sortie, nouveau contrôle de police 150 m plus loin mais on nous fait signe de passer. C'est reparti car nous sommes encore à 3 ou 4 Kms de l'entrée de la ville. Tiens ? D'où sortent-ils ceux-là, cachés derrière les ruines d'une ancienne station-service ? Un policier nous interpelle, et nous ayant demandé permis de conduire et carte grise, nous apprend que nous avons commis un excès de vitesse - 72 km/h pour Rémi, 80 pour moi au lieu de 40, Lucky-Luck est passé au moment où les policiers s'installaient et comme nous avons coupé les radios, il n'a pu nous prévenir -. Infraction gravissime d'après le policier, sanctionnable par une amende de 400 dirhams (40 euros). Et comme il tient nos papiers en main, l'affaire semble mal engagée. Comme il se doit, il y a un grand maigre et un petit gros qui nous font un numéro parfait. Je tente de plaider la relaxe mais ça ne prend pas, Rémi propose une transaction à l'amiable sans vraisemblablement plus de résultats. La discussion s'éternise sans que celui qui semble savoir lire et écrire, ne s'attaque à la rédaction du procès-verbal d'infraction. Il me vient à l'idée qu'il ne sait peut-être pas écrire. Il y a déjà plus d'une heure que nous subissons la torture et nous sommes murs à point quand enfin l'un des deux lâche le morceau : 100 dhs chacun sans PV écrit.





Réveil aux aurores. Ce n'est pas difficile car il y a deux heures de décalage horaire avec la France. La petite centaine de kilomètres est vite avalée puis dernier "arrêt technique" et démontage des CB théoriquement soumises à autorisation sur le territoire marocain tout comme le GPS d'ailleurs. Le passage de la frontière marocaine s'effectue sans trop de délai. Dans l'ordre : gendarmerie qui nous enregistre sur un cahier, police des frontières qui contrôle (par téléphone ?) nos visas et appose le visa de sortie. C'est le plus long et le plus opaque des processus. Puis douane pour contrôler la réexportation du véhicule enfin sortie de la zone frontière moyennant une vérification de la police et un dernier contrôle de gendarmerie où nous laissons une dernière fiche de police, le tout en à peine une heure. Nous voilà dans le no man's land d'environ 1500m entre les deux postes frontières. Mauvaise piste pleine de trous et de bacs à sable, bordées de carcasses de voitures (les mines ?) avant d'arriver à la cahute où officie la police des frontières mauritaniennes. Arturo Mohamed

nous attend et tout se passe très vite : gendarmerie, police et douane, nos visas d'entrée sont faits en un temps record mais seulement pour 72 heures. Nous devons aller les prolonger vendredi matin à Nouakchott. Nous signons un engagement sur l'honneur de réexporter nos véhicules, à rendre au retour. Et voilà, c'est tout ! Que n'ai je entendu et lu sur les fonctionnaires mauritaniens ! C'est le premier contact et nous sommes unanimes à signaler leur correction, leur gentillesse. Qui plus est, jamais d'attitude nonchalante : de beaux gars, dans des uniformes impeccables, avec une stature virile qui fait honneur à leur pays. Le top : l'utilisation du GPS et de la CB sont totalement libres en Mauritanie.



*À la frontière Mauritanienne : Rémi "Papillon", Arthouro Mohamed, JB "Ubats", Bernard "Lucky-lucke"*

Arthouro est venu en stop, et s'installe sur la boîte à gant centrale du toy. Nous le raccompagnons jusqu'à l'embranchement des routes de Nouadhibou et Nouakchott. Nous y sommes à l'heure où le plus long train du monde est en train de passer et de manoeuvrer sur le passage à niveau. Nous avons encore quelques "formalités" avec Arthouro. Il nous a procuré du change et nos assurances locales (on comprend vite pourquoi les assurances ne couvrent pas la Mauritanie). Cela nous évite de faire un détour par Nouadhibou et de prendre du temps pour régler ces détails pratiques. Tout cela était réglé par e-mail à l'avance et cela se passe très bien sans aucun problème. Nous lui confions quelques "cadeaux" pour une ONG de Bir Mogrein, dans le nord où ne passent pas de touristes.

Jusque là, la température était restée agréable. Il semble qu'avec la frontière, nous soyons passé brutalement au climat du désert: près de 35° sous un ciel voilé et un fort vent de sable. Cela va nous gâcher notablement le déjeuner. Et lorsque nous essayons de faire un rempart avec les voitures, c'est encore pire. Le sable tourbillonne et s'infiltré partout. Pour nous abriter du soleil, impossible de déployer le tau que Rémi a fabriqué. Ça croque sous la dent, les verres et les assiettes collectent un fond de sable. Isabelle en a l'appétit coupé. Passe un autre train sur la voie ferrée qui longe la frontière.



*Banc d'Arguin coté dunes et sable*

Arthouro Mohamed nous a donné un conseil : "ne prends pas la route goudronnée jusqu'à Nouakchott, passe par le banc d'Arguin. À Hadeibt Etkerkissé, tu quittes la route et tu tires tout droit sur le ras Tafarit et tu pourras être facilement à Nouakchott demain soir"

Hadeibt Etkerkissé n'est que la dénomination d'un grand reg vague. Cependant, j'avais noté un point dans la région d'où les "Mosquitto" portugais - que j'ai longtemps appelés "les italiens"- avaient suivi un chemin semblable, peut-être avec le même conseil. Nous quittons le goudron en nous engageant sur de vagues traces. Mais des traces, il y en a partout, à l'évidence des bergers qui recherchent leurs troupeaux de dromadaires. Et puis plus de traces.

J'avais préparé un carnet de route pour le banc d'Arguin, mais dans le sens Sud-Nord. Le Ras Tafarit est très loin à plus de 120 km aussi je propose de rejoindre le point le plus proche et de suivre ensuite le carnet de route à l'envers. Les trois GPS possèdent la même "bibliothèque" quasi exhaustive que j'ai préparée à l'avance et après quelques manipulations, nous voici repartis. C'est Rémi qui a pris la tête et après quelques passages mous, quelques dunettes formées autour de touffes de végétation, un dernier contournement de barkhane, nous arrivons facilement à NN-288 premier point déjà repéré à une vingtaine de kilomètres de la route et matérialisé par un arbre et une carcasse de petit fourgon déjà pas mal rouillé. Comment est-il arrivé là surtout avec 2 roues motrices ?



*Vous êtes à NN-288.....*

Séance dégonflage car l'embryon de piste qui s'annonce parait on ne peut plus mou. Rémi s'enthousiasme à la radio " super super ....." en effet nous sommes maintenant sur un long reg de petits graviers. Il est facile de contourner les barkhanes isolées, parfois la piste est bien marquée surtout dans des passages obligés, parfois il n'y a rien comme ce champ de cailloux au milieu duquel se situe le waypoint. Rémi va exactement jusqu'au waypoint et miracle la piste réapparaît alors qu'à 20 mètres, elle n'était pas visible. Alternativement, nous prenons la tête. Le relief n'est point trop marqué et la progression est rapide.

Un groupe de 4x4 est arrêté sur une dune. Histoire de faire un petit salut, je vais dans leur direction mais toute la zone autour d'eux est molle comme de la farine. Le pied à fond, je m'en sors en saluant de la main ceux qui sont déjà à la phase préparatoire du bivouac : l'apéro. Ils répondent en levant leurs verres.

Les waypoints plus proches et quelques traces cohérentes font que la navigation est assez facile. D'autant plus qu'il y a de grandes parties de reg bien roulantes. Nous approchons maintenant de Ras Tagarit, un petit promontoire au nord de Ras Tafarit. La zone est rocheuse et bosselée mais comme le soir arrive, nous essayons de nous rapprocher de la mer pour installer le bivouac. Des pêcheurs sont sous un abri, ils ont entrepris la construction d'une cabane en dur, la zone doit être poissonneuse.

Nous trouvons un petit endroit pour poser notre camp. Il y a du vent mais le sable ne vole pas, c'est acceptable. Lucky Lucke nous sort un petit Sauternes bien frais. Que la vie est belle!



*Bivouac de Ras TAGARIT*

Dans la nuit, le vent va forcir et secouer durement les tentes. Notre tente de toit est plein travers par rapport à l'axe du vent et les plus fortes rafales secouent jusqu'à la voiture. Au matin, le calme revient et le ciel bleu donne du baume au coeur.

Nous repartons en allant vers le ras Tafari où il y a une station d'observation avec quelques permanents et un bivouac semi-permanent pour les touristes. Puis nous longeons la cote. Ce n'était pas prévu mais une piste suit le rivage tantôt proche tantôt plus éloigné. Cela permet de voir des quantités d'oiseaux difficiles à nommer à part les pélicans, les flamands roses, les hérons ou les aigrettes. Nous faisons fuir un petit fennec puis des chacals moins peureux. Ils nous observent à courte distance et ne détalent que si nous nous approchons vraiment d'eux. Deux ou trois hameaux de pêcheurs bordent cette cote. Vivre ici paraît inhumain et pourtant il y a des enfants..... et des poubelles!

Je signe le premier ensablement du raid et Rémi sort sa sangle rapidement. Il faudrait que je dégonfle un peu plus mais comme le reg alterne avec les parties souples, je tente ma chance. La piste va nous conduire jusqu'à Nouamghar, la sortie du Parc sans nous faire passer par les fameuses dunes de l'Azefal où nous aurions pu peiner tant nos voitures sont chargées. Lucky-lucke est déjà dans le village quand surgit un fonctionnaire. Gentiment, il nous invite à acheter notre billet du PNBA. Son bureau est bien frais et nous l'avons tiré d'un petit acompte sur la sieste. Néanmoins, il accepte les euros et nous délivre en retour un ticket usagé dont il change la date. Il est quasi probable que notre participation ne transitera pas par les ministères avant de lui revenir. Pendant ce temps, quelques femmes et enfants entourent les voitures réclamant cadeaux, casquettes, stylos .....ou euros.

Nous repartons en suivant la plage. La piste qui la longe dans les dunes n'est quasiment pas praticable et c'est l'heure du déjeuner, sous un soleil d'enfer que vient tempérer un petit vent marin. L'occasion enfin de tester le tau de Rémi qui remplit parfaitement son office.



*Sur le banc d'Arguin*

Après le repas, nous allons tenter de suivre la cote mais le sable est pulvérulent et nous nous ensablons à tour de rôle dans une farine traître. Le fonctionnaire nous a dit que la marée était assez basse pour aller à Tioulit alors nous allons sur la plage. Il est vrai que ça roule mieux. Un petit village de pêcheurs nous barre la route, nous le contournerons par l'intérieur des terres et en revenant sur la plage, je dérape sur un flanc de dune. L'inclinaison est sérieuse et il faut un peu de précaution pour en sortir d'autant plus que c'est le dépôt du village où planches et clous se disputent nos pneus avec des bouteilles cassées. Passent deux 4x4 de tour operator sur la plage. La marée est bien haute et nous hésitons à les suivre ce qu'il aurait fallu faire immédiatement. Le temps de la discussion, il est trop tard et nous n'avons plus d'autre solution que de revenir sur Nouamghar et de prendre la piste vers la route.

Seulement, il n'y a pas de piste de Nouamghar à travers dunes vers la route. C'est donc à sautemouton dans les dunes oranges que nous partons, Et c'est fou ce que le temps passe. Barkhanes et grands cordons dunaires se multiplient, parfois une zone avec un peu de végétation et le sable, toujours du sable. C'est à la nuit noire, lorsque la progression est devenue impossible que nous installons le bivouac sur une petite sabkhra dure comme du béton. Cela n'empêche pas le bivouac d'être beau, mais il faut que demain matin nous soyons à Nouakchott pour les visas.

Le coq (mon réveille-matin) chante plusieurs fois alors que le soleil est loin d'être levé, c'est exaspérant et je promets que c'est la dernière fois. Isabelle demande quel est le jour où on fait la grasse matinée dans ce raid. Le jour est à peine levé que nous sommes repartis, c'est une course-poursuite avec le temps. Pas de visa signifie passer le week-end à Nouakchott. Il y a peut-être une

vingtaine de kilomètres à parcourir mais la route étant récente, elle n'est portée sur aucune carte ce qui fait que nous naviguons à l'estime



*Et quand le rosé est frais, le paradis n'est pas loin.....*

Nous signons un beau triple ensablement. C'est de la fébrilité et de la rage qui nous fait pousser pour en sortir un puis l'autre puis le troisième pendant que le premier est à nouveau ensablé. À la dune suivante, nous apercevons une antenne de télécommunication et faisons le pari qu'elle est en bordure de route. Allez, un dernier ensablement et on y est. Regonflage et la brique sur l'accélérateur, route vers les visas dont nous ne sommes séparés que par quelques contrôles de police, douane ou gendarmerie. A chaque fois, Lucky-Luck explique notre cas et cela se passe très vite. Nous tirons droit sur le point GPS du ministère où se font les visas. A part une petite erreur dans les 100 derniers mètres qui nous fait atterrir dans le bureau d'un ministre totalement étranger à notre affaire, nous y sommes. Il est 10 heures 50 quand nous frappons à la bonne porte, les bureaux ferment à 13 heures.



*Dernier ensablement avant le goudron : mais que les dunes sont belles !*

Et bien, je préfère franchement être reçu par un fonctionnaire mauritanien qu'un employé d'un quelconque consulat français. Très courtoisement, il nous fait remplir les formalités, nos passeports, nos photos d'identités et nos ouguiyas sont mis dans un carton ....et nous passons dans le couloir attendre le dénouement de l'affaire.

Il faut rester zen, nous le sommes. Beaucoup de va et vient. Beaucoup d'agitation dans ce couloir, parfois un mot d'encouragement mais franchement, nous sommes incapables de dire l'avancement de notre affaire. Une jeune femme fait grand bruit, mais elle n'aura pas gain de cause avant le week-end.

12 heures 45. Je suis invité à rentrer dans le bureau. Les six passeports sont là.

### De Nouakchott à Atar : La piste de Bou-Naga

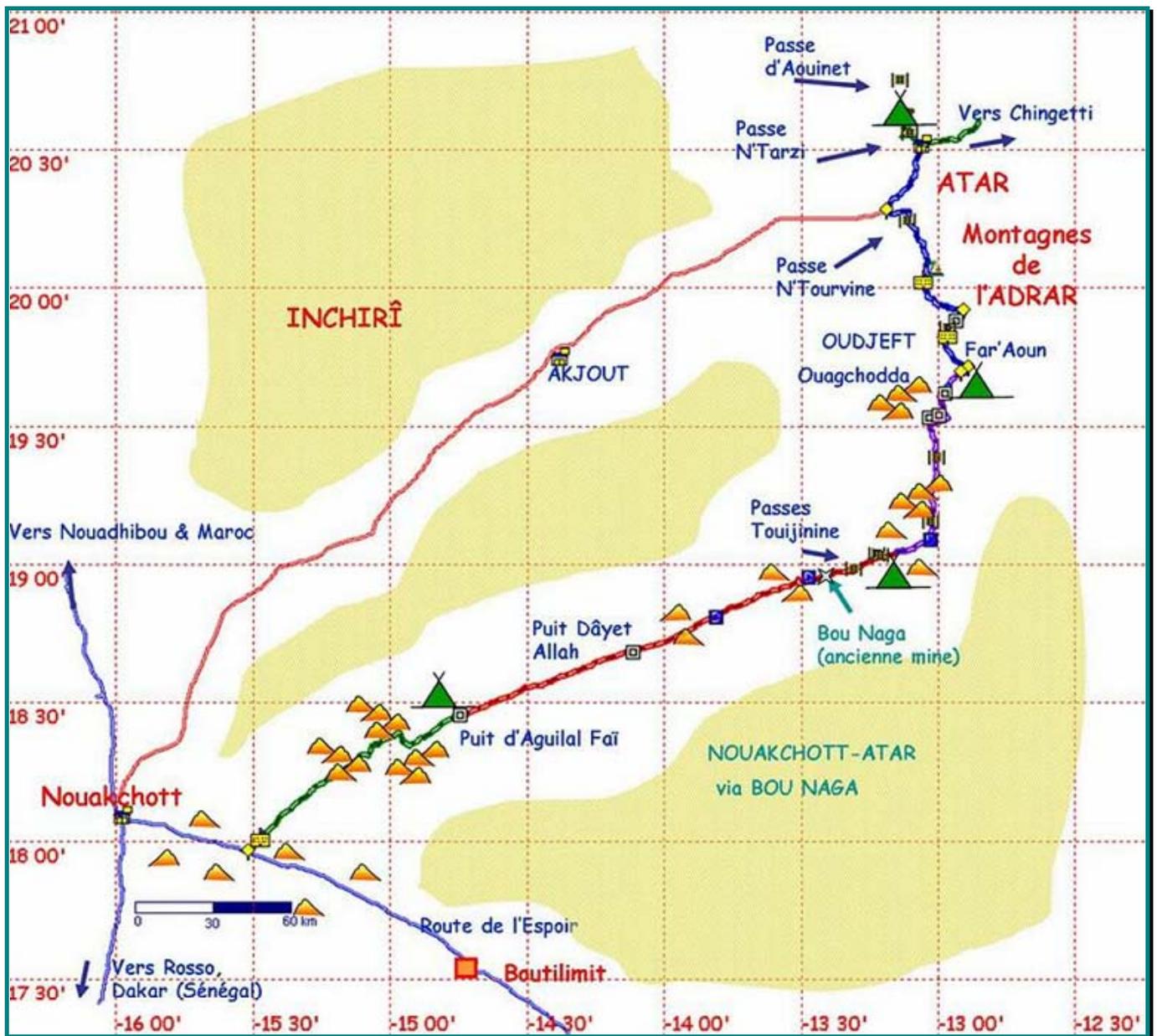
La boule qui nous tenait au creux de l'estomac s'efface d'un seul coup. Nous pouvons maintenant rentrer dans le vif du sujet. Et le raid reprend le dessus. Alors que Lucky-luck est en train de négocier quelques fruits et légumes à une marchande de 4 saisons, un grand escogriffe, avec des lunettes noires, en passant près de nous, me dévoile l'étendue de ses ressources : hôtellerie, camping, guide, visite de la ville ou repas en ville. Et pour accrocher un peu plus, il annonce le prix 1500 UM soit moins de 5 euros pour un repas. Alors pourquoi ne pas commencer par là ? Via la CB, nous sommes tous d'accord pour cette proposition qui ne paraît pas trop malhonnête. Nous le suivons et il nous installe à la terrasse d'un petit restaurant. En fait, il ne s'agit qu'un rabatteur en "free-lance" : il prend une commission sur chaque affaire conclue.



*Nouakchott, route de l'espoir*

La jeune sénégalaise qui fait le service fait oublier la nuée de petits marchands qui nous entoure. Elle est tellement mignonne que nous lui demandons la permission de la photographier. Elle prend la pose, habituée à alimenter les fantasmes photographiques des voyageurs : joli port de tête bien droit, taille fine et chute de reins..... si typiquement africaine. Pendant ce temps, le rabatteur se dispute avec les petits marchands ("-laisse tomber, c'est moi qui les ai vus le premier....-") et Lucky-luck ne lui facilite pas la tâche, entendant traiter directement. Le patron du petit restaurant est irakien et ce poulet-frites-salade n'est pas si mal que ça après nos aventures matinales.

Eau, carburant, pain - héritage de la France, la baguette mauritanienne vaut bien celle de nos boulangeries - petites provisions de fruits et légumes, nous prenons la route de l'Espoir. C'est une route, longue de 1100 km dont la construction a débuté en 1975 et qui permet de relier Nouakchott à Néma au Sud-est du pays. À la sortie de la ville, se tient un grand marché. Bovidés, caprins et camélidés sont en nombre impressionnant, ce qu'il faut pour nourrir une population de près de 2 millions d'habitants. Les hameaux s'espacent, la route franchit de grands et magnifiques cordons de dunes rouge-orange et le bip du GPS nous rappelle que c'est maintenant cette petite piste à gauche entre les cordons de dune que nous devons prendre.



De large au début, la piste devient rapidement plus étroite avec de nombreuses variantes. Elle va passer au milieu de deux gros villages puis continuer à serpenter entre les pommiers de Sodome et les acacias, toujours bordée par deux cordons de dunes mais désormais beaucoup moins marquée. Succède une grande sabkhra blanche qui s'offre à nous. Nous la traversons dans un nuage de poussière de fech-fech heureusement assez distants les uns des autres pour ne pas colmater immédiatement nos filtres à air. Nous avons jusqu'à présent réussi à rester sur du semi-dur en suivant des traces de moins en moins nettes, en contournant les barkhanes qui forment parfois des murs infranchissables, mais voilà il faut y aller et grimper sur la dune.

Une belle dune de sable orange et qui, ma fois, porte assez bien alors que je n'ai pas dégonflé. Pied au plancher, je monte en essayant de suivre une ligne de moindre pente. Le relief est tourmenté et il faut imaginer ce qu'il y a derrière cette petite crête ou ce que cache ce creux. Ma trace doit être assez logique puisque, de temps en temps, une ancienne trace réapparaît. Nous retrouvons une piste

à peu près dans la bonne direction. Il faut dire qu'entre deux waypoints il y a plus de 50 Kms ! alors toutes les interprétations sont possibles.

Nous voici à présent dans un immense champ de barkhanes, cela va de la petite dune de deux mètres de haut à celles de 10 à 20 mètres et plus. Elles sont plus ou moins liées entre-elles, laissant des couloirs où nous essayons de nous faufiler, mais au bout d'un moment nous sommes enfermés. En montant sur la dune qui nous bloque, on aperçoit, juste de l'autre côté, un grand défilé dans la direction opposée à celle prise à l'entrée du champ. Plutôt que de tenter un passage par dessus plus ou moins hasardeux, nous revenons sur nos traces et repartons à la découverte. La progression est sensible et nous conduit jusqu'au waypoint. Malgré cela, c'est à nouveau le blocage. Nous tournons en rond et finalement, il apparaît que nous ne sommes pas au point mais à une trentaine de mètres et que celui-ci se situe au milieu de la dune. Cela voudrait dire qu'entre le relevé d'il y a six ans ou sept ans et aujourd'hui, un petit cordon de dunes s'est formé. Et si notre hypothèse est juste, nous devrions être dans la grand plaine qui ressemble à un lac asséché juste de l'autre côté. Et voila, c'était si simple !



*la piste de Bou-naga*

Rémi a pris la tête. Après une dizaine de kilomètres assez faciles où nous suivons parfois une piste bien marquée, nous allons nous heurter à un grand massif de dunes. Suivant les indications du carnet de route, nous partons par la droite, mais aucun passage n'apparaît. Et les dunes sont vraiment trop hautes pour une tentative de passage en force dans un sable très mou. Alors Rémi cherche, fouine dirais-je. Parfois des traces sur une dizaine de mètres qui disparaissent aussi rapidement qu'elles sont apparues. Depuis plus d'une heure, nous piétons le long de ce cordon. Et maintenant notre point se situe franchement dans notre dos. J'en fais la remarque à la CB, mais à

l'évidence, nous n'avons pas laissé passer la moindre faiblesse entre les dunes. Je suis partisan d'une tentative de passage plus ou moins en force et nous en sommes là quand une "éclaircie" semble se dessiner entre les montagnes de sable. C'est juste un petit col, sans plus, mais après une dizaine de kilomètres à contre-sens, il nous permet de revenir dans la bonne direction et derrière, les traces convergent de plus en plus nombreuses, la piste redevient une vraie piste avec deux belles ornières et surtout au GPS, c'est "tout droit devant".

La piste est belle et facile maintenant et nous allons arriver au puit d'Aguilal Fai à l'heure du bivouac, ce que nous n'osions espérer ce matin. Il y a plusieurs puits, des bâtiments en dur à l'abandon et un campement de nomades avec deux ou trois tentes. Nous nous installons à l'abri de petites barkhanes, les voitures en triangle, chaque équipage pouvant prendre sa douche à l'abri de son véhicule.



*Un massif de dunes à franchir*

La nuit tombe d'un coup et Isabelle vient à peine de terminer ses ablutions qu'ils sont là. Ils: les nomades. Tout en sourire, trois hommes tenant un chameau par la bride, les rois mages. Ils restent à la périphérie de notre bivouac, les yeux écarquillés sur nos équipements. Ils ne balbutient que quelques mots de français mais sont venus chercher un petit cadeau, c'est l'habitude. Et aussi des médicaments, ce qu'ils nous font comprendre en mimant pas mal de douleurs, de la toux aux maux de ventre. "Cétamol" (paracétamol) est le mot qui revient le plus souvent, le médicament miracle. Nous sacrifions à la coutume avec quelques cadeaux symboliques et ils repartent traînant leur chameau qui rumine d'un air blasé et hautain.

Le jour n'est pas encore levé que Lucky-luck a entrepris de changer un de ses amortisseurs qui a rendu l'âme. Il a fait une très belle nuit, douce sans être trop fraîche et le matin est agréable. Alors que le soleil arrive, je vais faire quelques photos autour du puit le plus proche où déjà les dromadaires commencent à se rassembler. Beaucoup de jeunes au poil blanc laineux qui en

profitent pour têter pendant que leur mère regarde ailleurs. Plus rien ne presse aujourd'hui et nous remballons notre bivouac sans précipitation. Les bergers sont arrivés au puit et avec une longue corde attachée à un chameau, tire l'eau à l'aide une outre bricolée dans une vieille chambre à air. Le puit fait 63m de profondeur et le chameau connaît parfaitement ses marques. Les bergers font d'abord boire les mères et les jeunes puis les autres. Un papy arrive avec un petit gamin et 3 ânes qu'il attache ensemble et de la même façon, tire de l'eau pour ses chèvres. C'est le petit gamin qui a la charge de faire courir les ânes, beaucoup moins coopératifs que le chameau. On nous réclame encore des médicaments miracles. Et comme celui qui officie au puit a des plaies, il hérite de notre tube de *cicatryl*. Au moins pour la toilette, nous emportons un peu d'eau qui est très douce.



*Lever de soleil sur Aguilal Faî*

Puis suit une belle piste d'une centaine de kilomètres, bien marquée qui traverse ici quelques petites barkhanes, là des champs de pommiers de Sodome. Il paraît que la sève de ces arbres est dangereuse pour les yeux, mais on lit aussi que les nomades l'utilisent comme médicament. Nous croisons beaucoup d'ânes par petits troupeaux d'une dizaine de bêtes. Ils sont curieux mais ne se laissent pas approcher, et aussi un fennec que Rémi débusque et que j'empêche de se sauver en contournant la dunette où il était tapi. Nous passons un autre puit : Dâyet Allah où les bergers tirent de l'eau, à 75m de profondeur.

Nous allons ainsi rouler toute la matinée et conclure par un labyrinthe laborieux entre les barkhanes, nous débouchons sur un reg plat comme le dos de la main. Température 42° mais l'air est sec et un petit vent efface la transpiration. C'est l'heure du déjeuner et à l'abri du tau de Rémi, je constate la

première crevaision, assez mal placée sur un flanc. Une mèche permet de sauver provisoirement le pneumatique.

De barkhanes en champs de dunes plus consistants, nous sommes à l'ancienne mine de Bou-Naga en milieu d'après midi. Des espoirs industriels, Il n'en reste que quelques ferrailles, une vieille citerne, un rectangle de béton...

La mine surplombe un grand lac asséché qui semble, de loin, prêt à nous engloutir, mais le sol est bien dur. La piste qui le traverse nous fait buter sur une colline. Le point suivant est juste après : à droite ou à gauche ? Lucky-luck trouve un cheminement qui monte dans la pierraille et nous voici sur un petit col qui donne sur un grand plateau de sable et de dunettes. Le waypoint est au milieu des dunettes, inutile d'aller le chercher, d'autant plus que le point suivant est encore un autre col entre les montagnes. Nous venons de franchir les passes de Touijinine. Depuis cette petite hauteur, nous avons une vue impressionnante sur le désert qui nous entoure.



*Le désert*

Et c'est encore un bivouac à l'abri des dunes. à l'abri du petit vent qui souffle ce soir et discrètement camouflé. Et encore une fois, Isabelle vient à peine de se rhabiller après la douche qu'ils sont là. Un homme, deux femmes ! Cadeaux, stylo, bonbons, vêtements, tout est bon, ils ne font pas les difficiles. L'une des jeunes femmes insiste encore pour quelque chose de spécial en montrant son aisselle rasée, dévoilant le haut de sa poitrine. Est-elle irritée? Veut-elle un rasoir, une lotion ? Nous ne comprenons pas et elle hérite des deux. Elles réclament aussi des cigarettes, des briquets. Je me débarrasse d'un paquet trouvé je ne sais où et elle allume une cigarette aussitôt la rejetant avant la fin. L'homme dont nous comprenons qu'il est le mari de la plus âgée reste silencieux et souriant. Tout le bas du visage est noir contrastant avec le front plus clair, c'est le chèche qui lui a ainsi coloré la peau. Ayant fait tout une série de photos, je leur montre sur l'ordinateur. Elles voudraient la photo et ne comprennent pas que ce ne soit pas possible. Maintenant, elles veulent téléphoner à

Nouakchott, preuve que les raiders avec téléphone satellite passent par ici. Ils disparaissent dans la nuit.

Il y a la nuit mais il y a aussi le lever du soleil, pour conclure encore un beau bivouac. Rituellement, je fais des photos du camp au soleil levant. Ils sont de nouveaux là. Il n'y a pas l'homme, mais il y a la mère des filles et d'autres enfants. Il y a la petite soeur de 15-16 ans bien plus jolie que ses aînées et timide juste ce qu'il sied à une jeune fille presque en âge de se marier. Il y a aussi deux enfants de "la grande" qui nous fait comprendre qu'elle est enceinte d'un troisième. Tout le monde a mal aux yeux, au ventre, à la poitrine, à la gorge, aux jambes et au dos et une bonne dose de "cétamol" serait bienvenue pour tout le monde. L'insistance tourne à l'impolitesse alors que nous en sommes au rangement. La demande du téléphone revient. Un petit cadeau en appelle toujours un autre. Geneviève ("ubats") donne des échantillons de crème hydratante ainsi que plusieurs bouteilles d'eau vides qui ont l'air de faire leur bonheur. Les Papillons ont encore quelques ressources surtout à l'usage des enfants mais ce n'est jamais assez !



*Visiteurs du soir*

Nous croyons être seuls dans ce désert et dans les kilomètres qui suivent il y a de nombreux campements, avec des ânes, des chèvres et des chameaux un peu partout. Puis à nouveau plus rien. Nous butons sur une zone rocheuse et une nouvelle fois les barkhanes nous proposent un labyrinthe dont nous nous échappons au prix d'un petit franchissement. Nouveau labyrinthe. Faut-il passer à droite, à gauche? un moment d'hésitation et me voila planté sur une langue de sable qui ne doit pas faire plus de 10 mètres de long et 3 mètres de haut. Rémi vient encore me tirer de ce mauvais pas car, en insistant, j'ai posé la caisse tout du long, les portières sont au niveau du sable.

Avec l'après midi, la chaleur atteint des sommets. Nous voila confrontés à un autre problème : les points se trouvent au centre d'un oued, en fait une grande zone de dunes de taille moyenne. Les premières tentatives de rallier les points qui sont des puits, se traduisent encore par des plantages.

Prudemment, je reste en arrière mais un peu plus loin alors que j'entame une reconnaissance en bordure de la zone, c'est un plantage dans un sable où l'on ne tient pas le pied tant il est brûlant. C'est encore Rémi qui me tire de là au bout de deux sangles. Il va falloir trouver une solution. Nous allons essayer de contourner la zone en passant au pied de la montagne. A intervalles réguliers, je fais le point sur la carte. Nous opérons un large contournement de l'oued avant de revenir sur le point de sortie. Il semble bien que depuis les relevés qui datent de six ans ou sept ans, la configuration du terrain ait changé. À posteriori, nous verrons que nous ne sommes passés que trois ou quatre kilomètres plus à l'est que prévu, un choix assez logique quand on a toutes les données en main, ce qui n'était pas le cas en pleine chaleur de l'après midi.



*dans un sable brûlant*

Nous retrouvons une piste, des bivouacs de nomades puis un grand village avec son école bâtie au sommet d'un petit col. La piste disparaît momentanément dans un oued bordé de beaux palmiers, où nous croisons un méhariste et son leitmotiv "as-tu du pacétamol ? (Paracétamol)". Nous allons quitter le grand désert de sable pour partir à l'assaut de la montagne et rentrer dans les premiers contreforts de l'Adrar.

Nous y pénétrons en suivant le lit de l'oued N'beika. Ce n'est qu'une vaste rivière de sable dont nous suivons les méandres et où l'on fait donner toute la cavalerie pour éviter de s'enfoncer. En bordure de l'oued, il y a de belles palmeraies et des puits alors qu'un peu plus haut sur les rives, de nombreux villages se sont établis. Lorsqu'ils nous entendent, les enfants dévalent les pentes en courant, mais trop tard, nous sommes passés. Malgré la nécessaire concentration sur la conduite, nous ne nous laissons pas d'admirer ce paysage de dunes allant du blond à l'ocre sur fond de montagne tirant du gris au violet. Après un long cheminement dans le lit de l'oued, nous le quittons

pour remonter sur les flancs de l'oued Ouaghchodda. C'est une très mauvaise piste pleine de cailloux agressifs et il faut regonfler sans tarder.

C'est un décor différent que nous offre le bivouac du soir : un petit cirque de montagne dominant la grande vallée de l'oued. Malgré cela nous allons avoir une soirée très chaude et jusque tard dans la nuit pas un souffle d'air ne vient rafraîchir le campement.

Nous progressons désormais sur des pistes bien marquées, probablement fréquentées assez régulièrement au moins par des commerçants achetant des animaux et livrant des denrées, assurant en même temps le transport de personnes comme celui que nous avons rencontré hier et qui tentait sa chance en nous demandant 20 litres de gazole. C'est d'abord le village d'Ouaghchodda dans le fond de vallée, puis celui de Far'aoun un peu plus loin avec ses constructions assez particulières : les murs sont en pierres sèches et le toit est fait de palmes sur une charpente très légère. Nous avons pu vérifier qu'il y fait relativement frais même au plus fort de la chaleur de l'après midi. Comme nous arrivons du plateau, la vue est grandiose avant de nous engager dans une descente rugueuse où alternent la pierre et le sable.



*Parcours dans l'oued*

Nous nous engageons dans l'oued Timinit. Encore un décor somptueux de grandes dunes et de palmiers sur fond de montagne où nous devrions grimper tout à l'heure. Mais pour l'instant nous faisons une halte au pied d'un village et au bord d'un puits où le carnet de route précise que "l'eau est bonne". C'est l'heure de la récréation et tous les enfants de l'école descendent la pente en courant et gesticulant. Il est probable que dans leur inconscient le plus rapide et le plus démonstratif recevra le plus de cadeaux. Ces enfants ont un très bon niveau de français et c'est plaisir de les faire parler de l'école et de la vie de leur village. Les plus jeunes sont habillés à l'occidentale et seules les jeunes filles sont enveloppées dans leur "mélehfa", cette grande pièce de tissu assez fin souvent teint localement de couleurs multicolores. Même si l'Islam est leur religion, il y a chez ces jeunes filles une grande liberté de paroles, s'adressant aussi bien aux hommes qu'aux femmes et ne cachant pas leur visage. Une de leurs questions est de reconstituer les couples : qui est avec qui, tout cela

accompagnés de gestes non équivoques pour savoir qui partage la même couche (c'étaient les mêmes gestes et les mêmes question avant hier soir....). En voici encore une qui arrive en poussant son âne portant deux bidons d'eau. Elle a la corde et la petite outre bricolée en chambre à air et même un entonnoir pour remplir ses bidons. Nous l'aidons avant de lui emprunter son matériel pour reconstituer nos provisions d'eau. Les enfants repartent et l'adorable petite Marie-Madeleine en melafah rose nous presse car la récréation est finie, elle doit rejoindre l'école, elle aussi.....



*Récréation autour du puit de l'oued Timinit*

Encore un village sur le bord de l'oued, c'est là que nous quittons le sable pour monter sur le plateau par une montée théoriquement renforcée. C'est bien le cas et comme on nous a entendu et vu venir de loin, que nous avons zizouiné quelque peu en cherchant le début de la montée, un petit groupe de femmes et de gamines a rapidement constitué un petit souk aux souvenirs sur le bord de la route. Nous sommes probablement et nous pourrons le vérifier plus tard à la frontière de la région visitée par les touristes débarqués à Atar en avion et s'offrant une journée ou deux de 4x4. Rien d'exceptionnel mais un artisanat local d'assez bonne facture. Nous repartons en laissant quelques Ougayas.

Après la pause méridienne, la progression continue sur des pistes désormais bien marquées. Après le petit village de Jouali, nous commençons à goûter de la tôle ondulée sur une très belle piste tracée au cordeau, mais pleine de pierres. Il faut aller vite, au minimum 65-70 km/h dans mon cas, pour effacer la tôle ondulée mais, dans le même temps, il faut faire très attention aux pierres de la route qu'il faut éviter sans donner de coup de volant brusque. Lucky-luck nous fait une petite crevaison histoire de changer de rythme et nous arrivons au grand village d'Oujeft. Il y eut des rues bien tracées, il y a quelques temps, mais le sable a repris ses droits. La sortie du village bien que très évidente ne se distingue pas beaucoup des dunes environnantes. La nouvelle piste en privilégiant le dur et le haut du plateau raccourcit quelque peu le circuit et évite l'oasis de Toueighida que nous apercevons en fond de vallée. Puis, voici maintenant le début de la passe N' Tourvine. Le dénivelé ne

paraît impressionnant que parce que les 250m de différence d'altitude sont franchis par une route en balcon accrochée entre des montagnes tabulaires. Dans l'après-midi, nous avons effectué de semblables dénivelés mais entre de larges plateaux. La passe est le point de faiblesse entre le plateau et le fond de vallée par où les caravanes traçaient leur chemin.



*Maisons typique d'Oujeft et Far'aoun*

Quelques photos plus loin, nous rejoignons la route goudronnée Nouakchott-Atar et nous voilà déjà arrivés en ville. Atar est la ville touristique par excellence. Le moteur tourne encore devant le réparateur de pneu que les rabatteurs, petits vendeurs et intermédiaires de tout poil s'agglutinent autour de nos véhicules. Pas moyen de faire un pas sans être entouré, précédé, sollicité. Cela devient très vite pénible d'autant plus que nous sommes en fin de saison touristique et que le pigeon commence à se faire rare. Disons qu'Atar ne nous a pas séduit. La découverte de la ville, de son souk ayant été gâché par une meute d'émigrés (ainsi les nomment les Mauritaniens "de souche" - problème universel-) sans cesse accrochés à nos basques, insistants jusqu'à l'impolitesse, nous n'avons qu'une hâte: nous échapper.



*La passe de N' Tourvine*

Une rapide visite des campings nous ayant montré que leur confort relatif ne garantit pas la tranquillité, nous allons nous éloigner en allant jusqu'à la passe N'Tarzi. Le goudron s'arrête juste après au village d'Azougui qui est le haut lieu de l'hôtellerie pour touristes en quête de dépaysement facile. Nous devons dépasser le village d'Aouinet avant de nous enfoncer dans un oued pour le bivouac concluant une première étape de 660 Kms "grand désert".

### D'Atar à Chinguetti - Ouadane et le Guelb er Richat

Les "papillons" ont fait leur compte cette nuit. Il leur reste encore trois jours avant de reprendre le chemin du retour. Je leur propose donc la Passe d'Amogiar et enchaîner avec une piste qui nous fera arriver par la dhar Chingetti, c'est-à-dire l'oued qui "coule" au pied de la vieille ville.



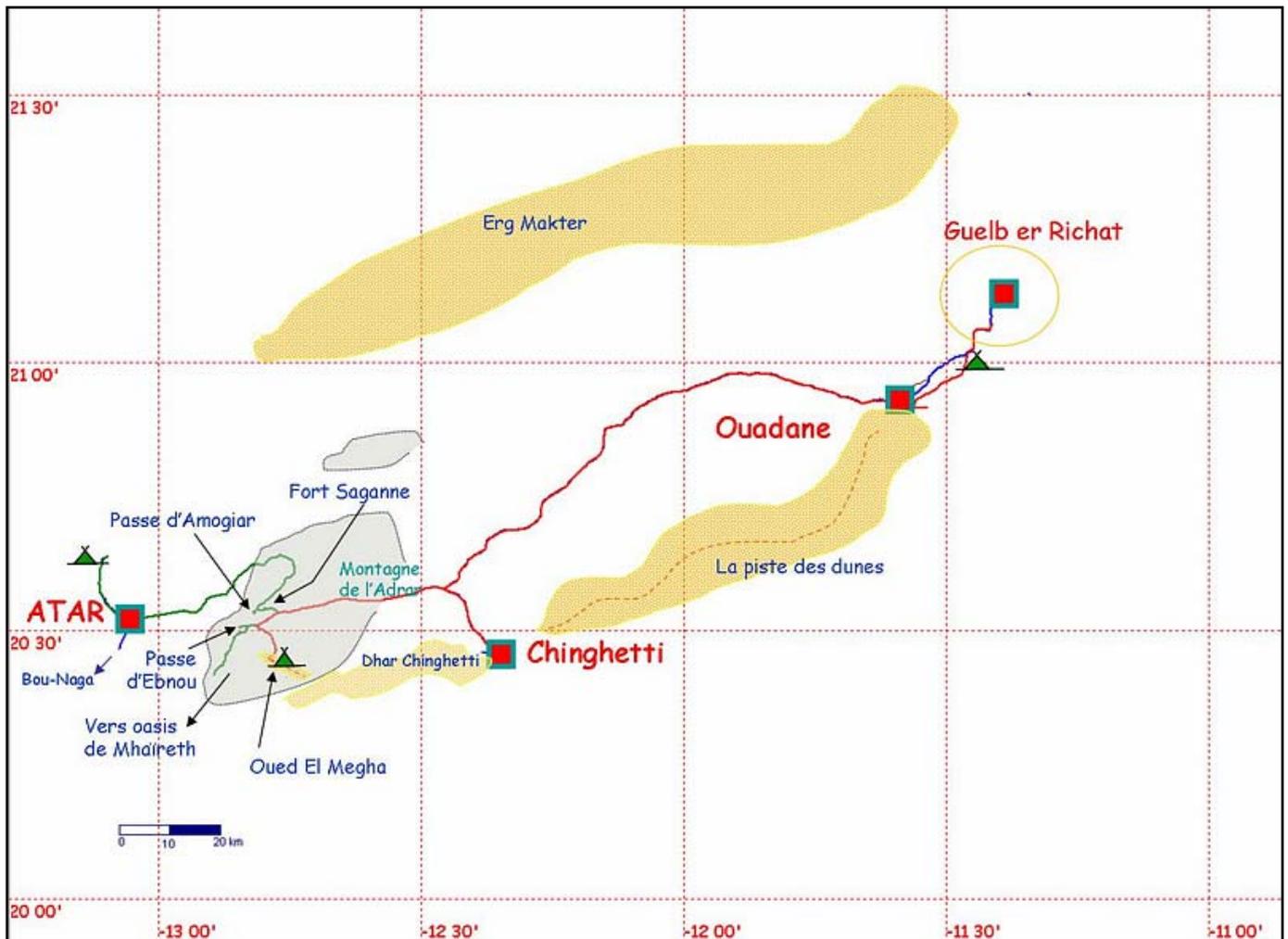
*La "piste" de la passe d'Amogiar*

Atar est vite traversé et nous trouvons assez rapidement l'axe qui rejoint directement Chingetti par la passe d'Ebnou. Lorsque la ville disparaît derrière une bosse de la route, il nous faudrait aussi quitter la piste pour partir vers la gauche. Mais nous attendrons deux kilomètres avant de trouver la première piste. Comme elle part dans la bonne direction, suivons la. Nous allons longer la base du plateau sur environ 25 Kms avant de nous engager dans une plaine bornée de reliefs tabulaires. Cette piste tortue entre les petits massifs de végétation, coupée de nombreuses saignées, résultat d'orages violents de quelques minutes comme le désert sait en fabriquer. Il nous faut escalader ce qui fut une petite moraine quelques millions d'années auparavant avant de rentrer dans le grand cañon d'Amogiar. Seul l'oeil peut embrasser le décor grandiose, l'appareil photo est incapable de le restituer. Quelques rivières vides viennent couper la piste, un peu plus loin c'est un campement de nomades avec une dizaine d'enfants dont les plus petits sont à quelques centimètres de nos roues. Les grandes filles proposent quelques bricoles sans valeur. Nous restons dans le fond du cañon jusqu'à ce qu'il se resserre. La piste devient franchement chaotique et disloquée avant une épingle à cheveux encastrée dans la muraille du canyon. Puis elle s'élève rapidement sur le flanc est et, une dizaine de virages plus tard, débouche sur un premier plateau. Sur ce même plateau, simplement séparé de nous par une immense entaille dans le sol, s'élèvent les ruines de fort Saganne. Au moins celui érigé pour les besoins du film. Nous sacrifions aux photos traditionnelles avant de continuer notre route. Celle-ci s'élève dans un dernier ressaut avant de conclure la passe d'Amogiar par une belle entaille assez mal pavée qui nous pose sur le plateau somnital.



*Pause photo devant les ruines de fort Saganne*

À la sortie de la passe d'Amogiar, nous nous ébrouons comme lorsque l'on sort d'un combat qui ne nous aurait pas laissé de répit. Nous rejoignons le haut de la passe d'Ebnou. Celle-ci est donc désormais la liaison directe Atar-Chinguetti et dans sa partie la plus raide, elle a été goudronnée. Cependant tout le reste de la piste est en belle tôle ondulée où les véhicules d'ailleurs pas très nombreux soulèvent des nuages de poussière. Nous trouvons ensuite le début de la piste que je propose d'emprunter et comme il est l'heure du déjeuner, Rémi déploie son tau.



Pendant le déjeuner, une caravane de dromadaires passe et l'un des conducteurs, un homme assez âgé, vient nous demander quelque nourriture puis repart vers ses compagnons qui ont stoppé le troupeau. Les jeunes se font une petite sieste sous la toile et Lucky-luck s'en va à la rencontre des bédouins. Ceux-ci se sont installés à l'abri d'un rocher, ont allumé le feu et cuisent une galette de pain sous la cendre. Lucky-luck est même invité à partager leur déjeuner de sorte que la rencontre va s'éterniser. Ceux sont des bergers de Chinguetti qui vont vendre leurs bêtes au marché d'Atar.

Bien que la piste soit exactement à l'endroit indiqué, un panneau signale qu'il s'agit de la nouvelle liaison vers Mhairith, une oasis qui n'est pas notre destination. Mais le début est dans le bon sens, alors nous continuons pensant qu'il y aura une inflexion de la direction. Après une douzaine de kilomètres, il faut se rendre à l'évidence : nous ne sommes pas sur le bon circuit. Pendant que nous revenons au point de départ, nous observons attentivement la bordure de route sauf peut-être dans ce virage où ma navigatrice me dit d'aller voir ce que j'estime n'être qu'un coup de scraper pour dégager des rochers. Nous sommes de retour sur la grande piste Atar-Chinguetti et revenons encore très en arrière sur nos pas lorsque apparaît un panneau et une piste : "oued el Melgha". C'est un point de passage sur notre circuit aussi sans hésiter, j'entraîne l'équipe sur ce que mes compagnons de voyage vont appeler " la piste la plus infernale qui soit et pourtant parfaitement balisée". En effet, cette piste, bien qu'engageante au départ, n'est pas très roulante, elle est cassante avec de nombreuses marches, des passages étroits, des pierres saillantes et de gros blocs de rochers. Rien de bien folichon. Cependant trois ou quatre fois, nous trouvons des panneaux indiquant "El Melgha" et la piste est toujours bien cairnée à intervalles réguliers.



*C'est dans ces situations qu'on apprécie d'être une équipe !*

Nous arrivons dans un lit d'oued, et d'ailleurs il s'agit bien de l'oued el Melgha. Sur une petite hauteur, un obélisque semble être un point de repère, la piste descend dans l'oued. Sable et gros rochers alternent et la progression est très difficile et je ne fais pas plus de cinq cents mètres sans m'enfoncer dans un sable très meuble. Lucky-luck, derrière, a dégonflé dans les cents premiers mètres. Quant à "Papillon", nous lui avons si bien travaillé le terrain qu'il n'a pas fait plus de dix mètres sans poser la caisse dans un magnifique croisement de pont. Dégonflage, manoeuvres de sangle, pelle à sable et même hi-lift pour sortir le Defender de l'étreinte de l'oued qui ne veut pas le lâcher. On regonfle car nous avons découvert sinon une piste au moins un ensemble de cairns et quelques traces ténues qui vont nous faire progresser difficilement de quelques centaines de mètres. Certains cairns sont des tas de pierres de plus de un mètre cube. Bien que la piste ne paraisse pas très fréquentée, nous pensons pouvoir progresser. Il nous faut dégonfler puis regonfler encore une fois juste après avoir traversé l'oued une nouvelle fois pour retomber dans des gros rochers qui nous empêchent d'avancer sinon au pas en zigzaguant entre les acacias et les ajoncs.

Nous revoilà à nouveau au milieu de l'oued. Mais la sortie n'est pas évidente. Arrêt moteur et nous partons en reconnaissance à pied. Ici l'on voit nettement que le véhicule qui a forcé le passage a fortement raclé les rochers enlevant des éclats, là il est passé on ne sait où. Un peu plus loin à nouveau des cairns avec des traces de camion 6x6. Mais impossible d'y arriver depuis notre point de stationnement. Et pourtant d'après la carte, nous sommes à moins de deux kilomètres du village d'où nous pourrions remonter l'oued jusqu'à Chinguetti.



*Soirée de bivouac dans l'oued El Melgha*

L'heure tourne. Nous bivouaquons dans ce lit d'oued où affleurent de grandes plaques de rochers noirs et le coucher de soleil nous offre un ciel d'un intense et sublime rouge violet.

Au lever du jour, Lucky Luck, à pied, GPS à la main va tenter une reconnaissance dans une direction un peu différente, sans succès. Autour du café, la décision est prise de faire demi-tour. nous nous arrêtons au cairn-obélisque mais il n'en part vraiment aucune piste sérieuse. il y a simplement un cimetière d'une dizaine de tombes avec de nombreuses inscriptions. S'agit-il d'un lieu de combats ? Nous photographions le panneau posé à l'entrée. A la sortie de la piste, pendant que je répare une énième crevaison, Lucky-luck revient sur nos traces d'hier et nous confirme bien que dans le virage, le scraper a plus ou moins masqué l'entrée de la piste mais qu'elle est bien là, bien nette. A inscrire au livre des regrets.

Par la piste principale, nous arrivons à Chingetti un peu avant midi. Il n'y a de courant électrique à Chinguetti qu'en soirée (avec le groupe électrogène offert par l'équipe de fort Saganne). Cependant la station-service, à l'entrée, fonctionne parfaitement "à la main" c'est à peine un peu plus long et cela permet aux habitués rabatteurs et gamins de venir s'agglutiner autour des véhicules. Certains rabatteurs sont plus subtils mais repartent tout aussi déçus. Nous trouvons le "super-marché" central pour refaire quelques provisions de pain frais et d'eau et aussi d'excellentes dattes locales. Puis, nous traversons la Btâh Chinguetti qui sépare la vieille ville de la nouvelle ville. Visite rapide des ruines, de la mosquée qui n'est plus que le souvenir de sa splendeur passée. Pourtant un certain effort de maintien du patrimoine est lancé. Mais peut-on lutter contre le sable et le désert quand celui-ci est à l'oeuvre toute l'année ? Nous ne visitons pas les bibliothèques anciennes, il y en a trop, ça sent le piège à touristes.

Tout à l'heure, pendant que je photographiais quelques vieilles maisons, un rabatteur m'a proposé le repas à 800 ugayas (2, 5euros!) à l'auberge de "la rose des sables". A part une turista, que risque-t-on d'essayer ? Aussitôt dit, aussitôt fait, l'auberge n'est pas loin de la station d'essence à l'entrée et

nous y trouvons le patron fort gentil qui accepte de nous faire payer le prix annoncé par le rabatteur bien qu'il pratique normalement un tarif double. Il nous prévient qu'il faut le temps de faire la cuisine et nous propose de nous rafraîchir, éventuellement de prendre une douche. L'auberge est enfermée dans un grand quadrilatère de murs blancs. Au centre de la cour, il y a la salle à manger, qui est une bâtisse traditionnelle comme nous en avons vu particulièrement à Oujeft et Far'Aoun : murs de pierre sèches et toit de palme. Autour de la natte de rigueur, de nombreux coussins permettent de se caler le dos pour déguster tranquillement le thé en attendant l'heure du repas. Tout autour, ceux qui veulent passer la nuit ont le choix entre khaimas de bédouins ou chambres en dur. Un petit jardin donne à cet endroit un cachet bien particulier. Sheir, puisque c'est le nom de notre hôte, a fait un rapide saut en ville et s'active en cuisine. Il nous concocte un tagine de poulet dont nous sucerons jusqu'au dernier os. En attendant, nous feuilletons notre livre de cartes et renonçons à aller jusqu'à Ouadane par la piste des dunes en privilégiant une visite au Guelb er Richat, cette curiosité géologique.

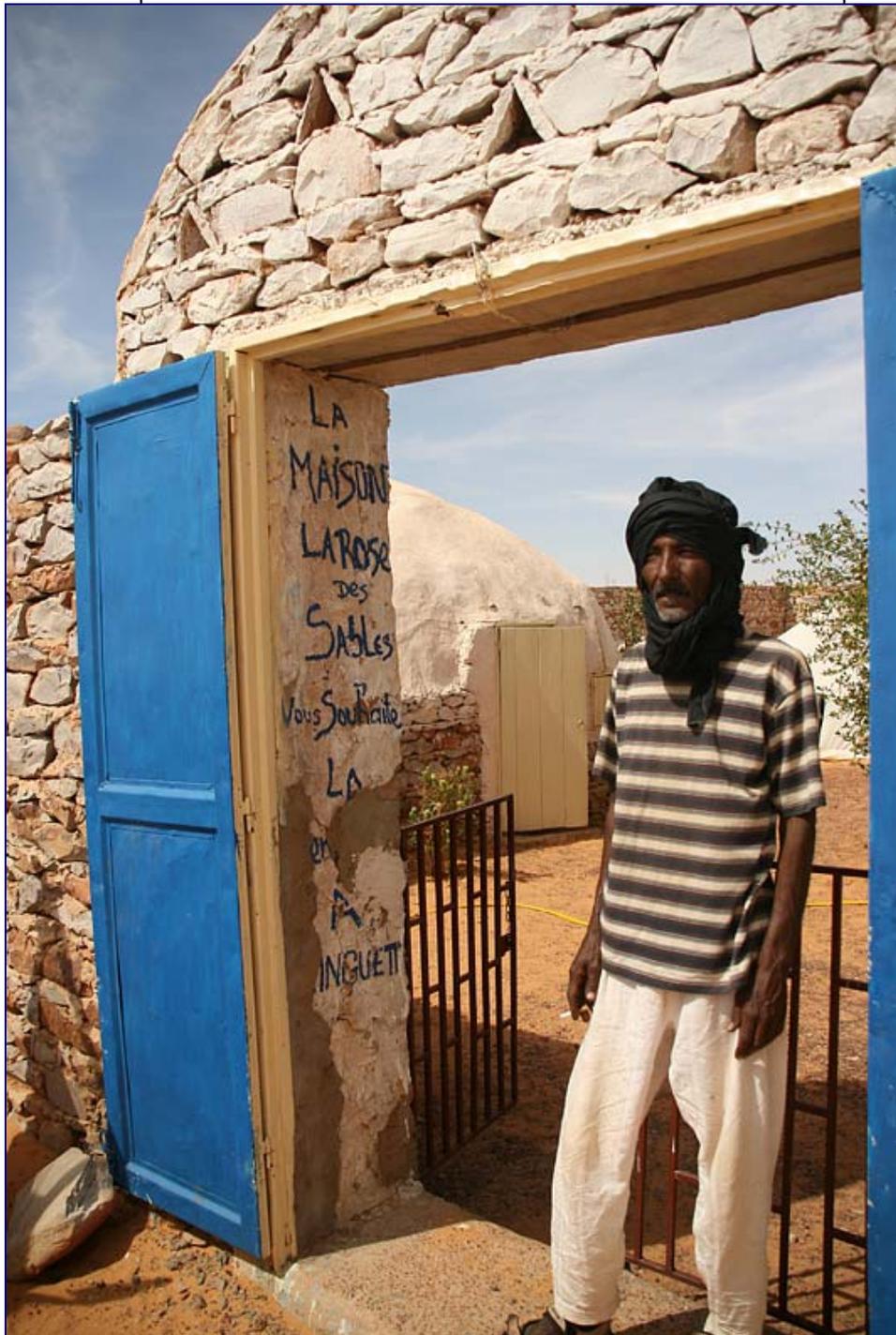


*La mosquée de Chinguetti, septième ville sainte de l'Islam...*

Nous prenons congé de Sheir et reprenons la piste de tôle ondulée jusqu'à Ouadane : 160 km peu enthousiasmants où nous ne croisons que 2 ou 3 véhicules. Les guides et rabatteurs sont installés à l'entrée de la ville, à côté du contrôle de police mais n'insistent pas. Ouadane aussi a sa station service, une petite centrale électrique est en cours de construction. L'antique cité caravanière n'a plus que les portes du mur d'enceinte debout, le reste n'est que murs écroulés. Une ville nouvelle est née aussi de l'autre côté de l'oued. Rapidement, nous prenons la piste du Guelb. Piste à moitié noyée dans le sable mais que nous n'abandonnons pas assez tôt. Deux bédouins qui sirotent le thé à l'ombre de leur Toyota en attendant l'heure de la prière confirme bien que nous ne sommes pas sur le bon chemin. Demi-tour et trace directe vers un point situé non loin de l'entrée du Guelb. Traversée de dunes où il faudrait dégonfler mais le sable porte cependant assez bien. Chacun fait sa

trace et nous nous retrouvons à coté des zéribas (hottes de pailles et branchages) qui marquent le point de passage vers le premier anneau du Guelb.

Qu'est ce que le Guelb er Richat ? D'après Monod, là où certains auraient vu l'impact d'une météorite géante (peut-être celle qui aurait causé l'extinction des dinosaures!) il ne s'agirait que des restes d'un volcan dont les couches les plus tendres auraient été éliminées par l'érosion. la carte IGN rend bien compte de l'aspect circulaire. Mais le diamètre du cercle extérieur est de 50 Kms alors que le dénivelle maximum ne dépasse pas 150 mètres. Ce qui explique que, si nous ne le savions pas, il serait difficile d'imaginer que nous nous dirigeons vers le centre d'un ancien volcan. C'est d'ailleurs à partir du deuxième anneau que l'on peut commencer à l'imaginer concrètement. Nous installons notre bivouac dans une pente de sable du troisième anneau, plus ou moins à l'abri du vent. Le champagne est bien frais pour dire au revoir et souhaiter bon retour au team "Papillon".



*Sheir, le patron de la "rose des sables"*

Dernière photo du groupe à "l'arbre de Monod", un petit bouquet d'acacias où, paraît-il, Théodore et son épouse se retrouvaient après les expéditions. Légende peut-être mais un excellent endroit de bivouac. Photos au centre théorique du Guelb. Puis retour par l'oued où malgré les traces, la piste n'est pas très roulante. À Ouadane, les portes de la ville sont gardées par les guides qui font payer une "taxe de visite" destinée à l'entretien de la ville. Il s'agit d'un racket parfaitement organisé car, à part le mur d'enceinte, le reste n'est que ruines et pierres à l'abandon et aucun travail de réhabilitation n'est en cours.

Sur le chemin du retour, nous nous "faisons une jante " sur un dos d'âne façon dos de dromadaire, et ne rejoignons nos compagnons de voyage que 100 Kms plus loin à l'intersection des routes de Ouadane et de Chingetti. C'est l'heure des adieux.

S'arrêtent en même temps, un pick-up surchargé dont descend une jeune femme, et un 4x4 dont le conducteur, un français de Dakar nous demande si nous avons des problèmes. Nous échangeons un certain nombre d'informations, nous sur l'accès au Guelb er Richat, lui sur le meilleur chemin pour Dakar. Le chauffeur du pick-up vient nous interrompre pour nous demander si nous pouvons prendre la femme qui va à Chingetti. Hélas, nous n'avons pas de place mais le monsieur de Dakar fait comprendre au chauffeur son impolitesse de façon assez ferme. C'est du genre "le monsieur te dit qu'il n'a pas de place ! Est-ce que tu comprends?".



*Guelb er Richat :passage du col vers le 3eme anneau.*

Les "Papillons" reprennent la piste d'Atar, la femme part seule sur la route (il est midi et le soleil tape fort), le pick-up et les français s'en vont vers Ouadane et nous repartons vers Chinguetti. Nous sommes un peu trop marqués par notre éducation routière où chaque passager doit avoir un siège et une ceinture. Ici, la volonté d'Allah supplée à la ceinture et la jeune femme se serait largement

contentée d'un quart de fesse sur le bord du siège passager. Nous en reparlerons un peu plus tard avec quelques regrets car ce pays, dans l'ensemble, est extrêmement accueillant et nous ne lui avons pas rendu son accueil.

Sheir n'est pas plus étonné que ça de nous revoir. Lui partage le siège avant du Toy sans problème, nous le posons "au supermarché" pendant que nous confions nos roues au "garage central", retour à l'auberge, puis à la pompe à carburant. Le jeune guide d'hier pleure après Isabelle, dont la tenue légère et les belles gambettes ont du alimenter ses fantasmes. Nous promettons de transmettre le bonjour : dont acte !



*Guelb er Richat : Le team devant "l'arbre" de Monod"*

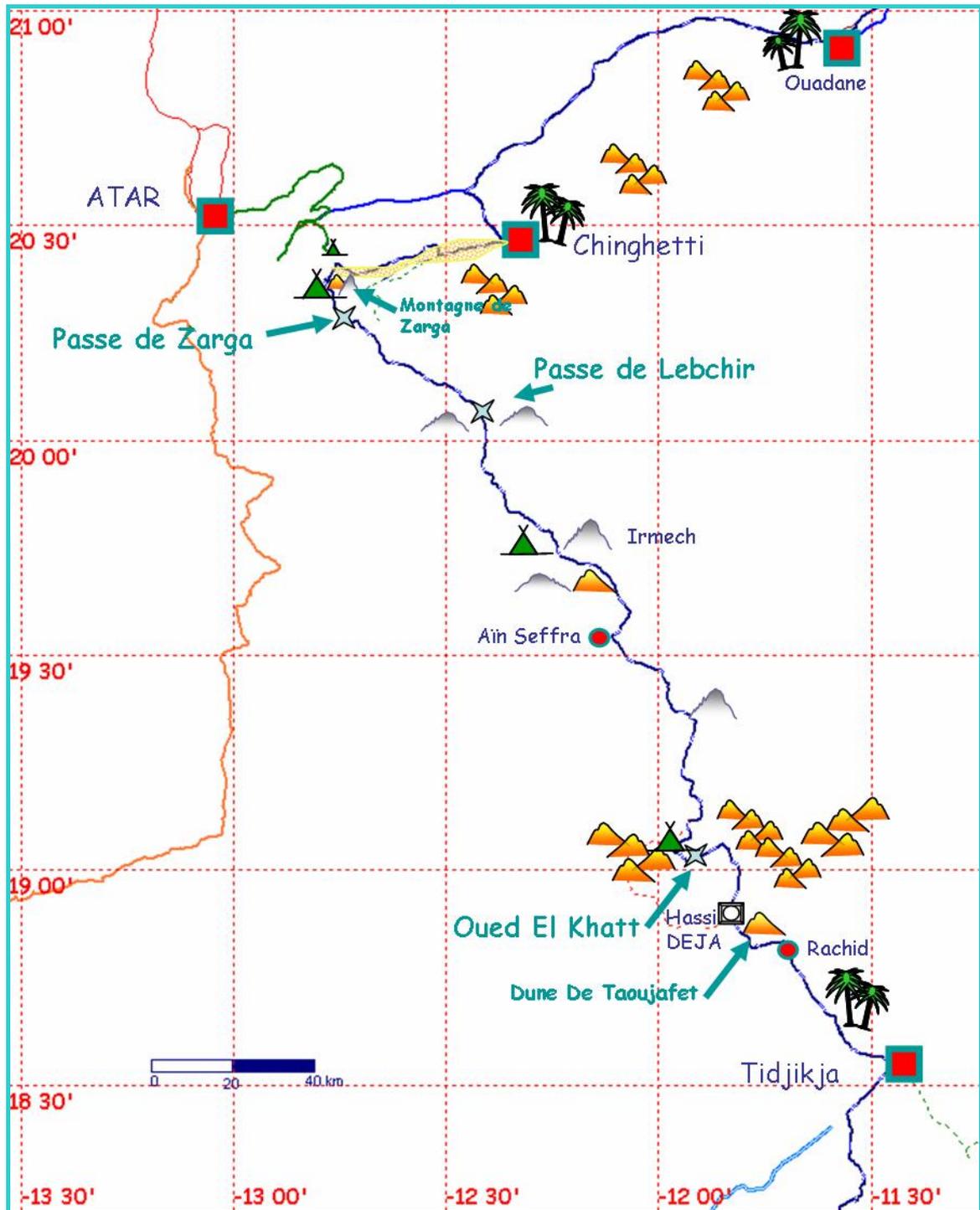
C'est une autre version de la tagine de poulet, non moins succulente et non moins copieuse. Sheir nous explique que la piste d'hier n'allait probablement pas plus loin que le cimetière. c'est un notable qui s'est fait ensevelir là et nombre d'amis ont été ensevelis à côté pour profiter un peu de la notabilité du premier locataire. Sans plus. Les inscriptions que nous avons vues, ne sont que des formes d'ex-voto, des poèmes de remerciement.

Nous nous octroyons un moment de décompression et de détente dans la fraîcheur de la salle à manger de "la rose des sables" avant la grande traversée vers le sud. Yallah ! (*il faut y aller*).....

### De Chinguetti à Tidjikja

Le mécano n'a rien pu faire pour ma roue si ce n'est redresser la jante (cette année, je suis entièrement en jantes acier). Par contre il est pessimiste : "- partir à Kiffa par la piste sans au moins deux roues de secours et une ou deux chambres à air en secours, c'est de l'inconscience !". On ne peut pas dire que ce sont des encouragements. Lucky-luck est un peu mieux loti, avec deux

roues opérationnelles mais sujettes à crevaisons fréquentes. Il doit également avoir une ou deux chambres supplémentaires.



Nous descendons dans l'oued, la Btâh Chinguetti. Sable brûlant et mou, il faut dégonfler. Rapidement les derniers repères disparaissent derrière les dunes et nous suivons des traces. Pour descendre vers le Sud, il y a deux solutions : soit descendre l'oued jusqu'à ce que l'on croise la piste venant des passes d'Ebnou ou d'Amogiar, soit couper à travers les dunes et rejoindre la piste au delà de la passe de Zarga.

Mais, comme la passe de Zarga excite un peu notre imagination, c'est la première solution que nous avons choisie. Cependant, nous nous laissons entraîner par les traces vers les dunes et quand nous nous en rendons compte, c'est au prix d'une traversée d'un champ de cailloux et d'épineux qui nous

font craindre le pire que nous rejoignons l'oued. Mais le pire n'est pas pour cette fois. Par contre, en voulant venir auprès d'un puit, c'est le plantage de l'un d'abord, de l'autre ensuite en venant le chercher. Il n'y a pas d'autre solution que de dégonfler un peu plus et ça marche. Point n'est besoin de plaques ou tapis encombrants et lourds lorsque l'on est au moins deux voitures. Puis, c'est une belle zone de rochers qui nous oblige à remettre de l'air. Alternant entre les berges et le lit, roches et sable, notre piste longe maintenant "l'Ez Zerga", la montagne de Zargua. La piste s'en éloigne juste ce qu'il faut pour pouvoir admirer cette crête rocheuse d'altitude assez modeste puisqu'elle ne nous domine que d'à peine 200 mètres.

Le GPS ne ment pas : voici la piste qui traverse l'oued. Et sur la gauche un beau village que le carnet de route ne décrit que comme un hameau de quelques campements de nomades. Les choses ont bien changé en quelques années. Est-ce que cela augure d'une piste plus fréquentée ?

Après la traversée du village, la piste reste visible quelques temps puis disparaît dans les dunettes. Grimpette sur la dunette, mais la piste ne réapparaît pas. Nous continuons ainsi à ratisser les dunettes sans succès jusqu'à ce que l'inévitable arrive : la caisse est posée, on dégonfle, on sort la sangle et ..... On se rend compte que l'heure du bivouac approche.



*Cherche piste désespérément*

À l'abri d'une belle barkhane, nous espérons que la nuit nous portera conseil. C'est l'heure où l'on analyse la trace du jour et que l'on élabore une stratégie pour le lendemain. C'est également l'occasion de constater que lorsque nous étions au village, nous n'étions qu'à trois kilomètres et demi de notre bivouac de l'oued El Melgha.....

Lucky-luck vient d'inventer une nouvelle spécialité : les dattes de Chinghetti à l'eau de vie. Recette : un bocal de dattes, on recouvre d'eau de vie (Lucky-luck a pensé à tout) et on laisse mariner dans un 4x4 pendant deux bons jours de raids.....

Le ciel est encore magnifique cette nuit. On aperçoit les feux de camps des nomades contre la montagne de Zarga.

La nuit n'a rien changé à notre problème : il faut franchir la barre de dunettes. Nous nous prenons vite au jeu d'autant plus que nous apercevons au loin une grande plaine dans la bonne direction. Quelques traces ténues nous aident bientôt à trouver le meilleur cheminement et nous retrouvons la piste. Normal, Geneviève *Lucky-luck* avait vu une étoile filante cette nuit.... Après la traversée de la grande plaine, nous voilà rapidement à la passe de Zarga. Une petite grimpette de 50 mètres à peine qui nous fait basculer de l'autre coté d'une arête rocheuse tout en nous offrant un très beau panorama.



*Passe de Zarga*

Une petite dizaine de kilomètres plus loin, se trouve le cratère de l'Aouelloul. Il s'agirait bien là d'un cratère formé par l'impact d'une grosse météorite dont on n'a pas retrouvé d'ailleurs de fragment. Cependant, tous les indices confirment cette hypothèse. L'impact étant quasiment vertical, la forme est circulaire presque parfaite. Nous ne pouvons passer à coté sans y jeter un coup d'oeil. On voit les traces d'autres raiders qui sont allés tourner au fond et d'ailleurs l'endroit serait parfait pour un bivouac.

Nous redescendons et hop c'est une partie de saute-barkhanes qui nous attend, pas bien méchantes d'ailleurs, ces barkhanes car point trop serrées. Mais que de cailloux que de cailloux! Nous traversons un oued sans eau dont le fond de verdure contraste avec l'environnement complètement desséché par le soleil. Mais l'eau ne doit pas être bien loin car il y a un campement nomade à quelques centaines de mètres et de toute la vitesse de leurs petites jambes, ils courent vers la piste, pieds nus : trois enfants entre 12 et 3 ans. Pieds nus mais bien habillés, propres et paraissant en bonne santé. Les conditions de vie au désert ne sont donc pas si éprouvantes que cela. Petit cadeau de rien du tout et nous repartons. Alternativement, nous prenons la tête : le timing, c'est de faire

deux waypoints chacun. La navigation n'est pas difficile en dehors des zones de barkhanes ou des traversées de grands oueds où il n'y a plus aucune trace.

Il y a des choses surprenantes sur la piste, une piste où le passage ne doit quand même pas être quotidien voire hebdomadaire. C'est d'abord une tente "du bon repos" une petite khaïma traditionnelle où le voyageur est invité à se reposer en attendant le thé et puis plus loin, deux jeunes femmes qui, devant une khaïma, ont monté un petit souk de bibelots et autres souvenirs. (Colliers, bracelets etc). Leur étal ne diffère pas de celui que nous avons trouvé en quittant l'oued Timinit et l'on barguigne un peu juste pour voir.



*Un souk à touriste sur une piste improbable !*

Nous traversons un oued rempli d'épineux et comme à la suite, il y a une belle barkhane pour nous abriter du vent, nous nous installons pour la pause méridienne. L'intérieur du croissant est plat, c'est là qu'en guise de sieste, Lucky-luck va changer son deuxième amortisseur.

Croyez vous que le désert soit vide? Elles sont cinq ou six femmes qui arrivent de derrière les épineux ou les champs de dunettes, il y a même les deux que nous avons laissées pourtant loin derrière. Chacune porte sac de marchandises et un petit tapis pour faire un étal. Les voyant arriver, je leur explique d'abord que nous n'avons pas l'intention de faire les achats que nous n'avons pas faits tout à l'heure. Puis, avec la pelle, je trace un cercle autour de nos deux voitures en précisant que c'est notre espace privé. Très bien, les femmes s'installent à l'extérieur du cercle, débloquent leur quincaillerie et attendent patiemment que nous ayons fini notre déjeuner. Nous sommes sous un tau improvisé, et elles sont accroupies en plein soleil. Rabrouant les enfants qui pénètrent parfois à l'intérieur du cercle. Enfin lorsqu'elles estiment que l'heure des affaires est arrivée, la plus âgée franchit le cercle et vient essayer de nous tenter, suivi par les autres. Geneviève "Ubats" donne une

orange et de l'eau et encore des bouteilles vides, puis, elles repartent une à une vers leurs campements et Lucky-luck attaque son changement d'amortisseur sous un petit 40-42°.

Nous repartons vers la montagne ou plutôt la montagne commence à se resserrer autour de nous. Après la traversée d'un grand oued ensablé, nous attaquons les rampes de la passe de Lebchir. La pente n'est pas très forte car il ne s'agit au mieux que de gravir 125 m de dénivelé pour accéder à un plateau. Mais ce n'est pas une piste, c'est un champ de mine.....pour mes pneus. Et puis une fois sur le plateau, la piste n'est que cailloux agressifs.

Un petit moment de répit nous est accordé dans la traversée d'une grande daya, mais cela ne dure pas et c'est à nouveau une piste dure, tracée entre de gros blocs de rochers, pleine de marches successives qu'il faut franchir à la montée ou à la descente. La montagne d'Irmech El Abod vient nous barrer la route et l'environnement nous paraît de plus en plus hostile sous un ciel plombé.



*Montée dans la passe de Lebchir*

L'horizon n'est que dunes, barkhanes et montagnes. Cependant une piste qui se divise, se rassemble et se re-divise sans cesse nous permet de pénétrer dans le massif. Nous n'irons guère plus loin ce soir car Lucky-luck vient de crever au pied d'une barkhane qui va nous accueillir pour la nuit. Cette fin de journée a été éprouvante.

Nous confirmons, les dattes de Chinguetti se marient fort bien avec l'eau de vie de Lucky-luck. Il semble même que plus la journée a été dure, meilleur en est le mariage !

Le grand bleu du matin est quand même le meilleur remède contre la neurasthénie et l'impatience de découvrir la suite de notre parcours nous stimule. Cela commence par un peu de cache-cache avec les barkhanes, on enchaîne avec une forêt de pommiers de Sodome, puis saut de dunettes et à nouveau pistes de cailloux. Kilomètres après kilomètres, nous contournons la montagne et

transperçons le massif de dunes si peu engageant hier soir. Puis c'est à nouveau une plaine qui vient butter sur la montagne. Nous pouvons passer sur le plateau par une minuscule passe d'une dizaine de mètres avant de trouver une grande piste où les traces sont nombreuses.



..... et pourtant ça va passer

Nous devrions arriver sur le village d'Ain Seffra. La piste traverse un grand reg mais il est parsemé de pierres et de barkhanes comme si une main de géant avait saupoudré le terrain. Il y a des pierres et des barkhanes partout. Parfois, cela forme un mur continu et la piste le traverse dans un point de faiblesse. A l'entrée d'Ain Seffra, il faut même descendre du véhicule pour dégager quelques grosses pierres. Au fur et à mesure que nous rentrons dans le village, nous en découvrons l'étendue. Il est bâti au dessus d'une palmeraie située au fond d'un cañon où coule une source très abondante nous dit celui qui se présente comme le directeur de l'école.....en ajoutant : "*pour les cadeaux, donnez moi tout, je m'occuperai de la distribution*". Mais comme nous n'avons pas les mêmes critères, nous préférons nous en occuper nous même. Il y a bientôt plus de cinquante personnes autour de nous, des enfants jusqu'au vieillard. Dernière arrivée, une mère avec son nourrisson. Elle essaye de nous faire pitié mais tout chez elle dément son prétendu dénuement et le pitchoun est si potelé qu'on le croquerait. Une autre nous montre son ventre bien arrondi par la maternité prochaine. Un papy essaie de se souvenir des mots de français du temps où ..... Et des enfants partout. On croyait pourtant arriver sur la lune !

Voici la piste vers Rachid et Tidjikja. Vu qu'il y a plusieurs 4x4 dans le village et même un petit hôtel-restaurant "ouvert en saison", nous pensons benoîtement que suivre la piste ne va devenir qu'un jeu d'enfant. En sortant du village, nous croisons encore deux 4x4 : nous n'avons plus qu'à suivre leurs traces. Et bien quelques barkhanes plus loin, nous n'avons plus qu'à nous fier comme d'habitude à notre GPS, la lecture assidue du carnet de route et un zeste de flair pour continuer à progresser. D'ailleurs, c'est assez simple, une grande zone de sable presque blanc à en être aveuglant se

présente à nous. Le prochain waypoint est à 14 Kms droit devant, dans un oued où l'on peut espérer l'ombre de quelques acacias. Comme nous sommes encore un peu trop gonflés, la première dune nous arrête. Après avoir vidé un peu d'air, cela va un peu mieux, puis pour éviter des touffes d'herbe, Lucky-luck est bloqué dans une bassine de sable mou. Après les manoeuvres de sangle habituelles, il semble plus facile de traverser la petite sabkhra qui suit au sable si blanc, si propre que nous n'en voyons pas le piège ! Je te sors mais je me plante, tu me sors mais tu y restes, le jeu dure quelque temps et à l'heure du déjeuner sous un ciel d'un bleu intense, assorti d'un petit vent qui souffle comme un sèche-cheveux à puissance maximum, il faut rester zen pour apprécier, à posteriori, l'humour de cette situation. Nous trouvons notre acacia géant dans l'oued.



*Traversée vers l'oued El Khatt*

Après-midi de traces ordinaires : sable, cailloux, barkhanes, mais cela se passe bien. Nous sommes dans la région de l'oued El Khatt. Pour le rejoindre, il y a deux solutions: traverser un magnifique champ de dunes de 6 à 7 Kms de large où il n'y a pas de cheminement et où il faut forcer son passage ou alors utiliser un itinéraire de contournement dont le début est matérialisé par un Waypoint.

Après une grande descente d'une centaine de mètres où l'on fait gronder le sable, nous abordons une ligne de rocher marquant le haut d'une petite falaise. Le point semble être juste derrière aussi plutôt que de m'engager dans cette zone à haut risque pneumatique, j'essaie de contourner ce qui se fait assez bien. Nous voici sur la suite de la petite crête rocheuse, que l'on balaie pour essayer d'en descendre. Nous allons faire ainsi une dizaine de kilomètres jusqu'à être enfermées dans des barkhanes avant de revenir tenter une descente dans la falaise, vite stoppée car la caisse est posée dans le sable pulvérulent. Lucky-luck me sort de cette fâcheuse situation et j'aimerais bien avant le bivouac avoir trouvé une solution à ce passage de falaise. En aéronautique, on appelle ça : viscosité mentale : le refus de faire ce que l'évidence impose. C'était si simple: revenir au point de départ et

se présenter au bord de la falaise comme j'aurai du le faire de prime abord. Le passage est bien là, étroit mais facile. Nous glissons dans le sable et pouvons enfin installer le bivouac l'esprit tranquille.

Prendre une douche alors qu'il fait encore 35° et pas un souffle d'air : le rêve. Mais avec la nuit la température descend rapidement jusqu'à 20°-21°. Encore de beaux rêves en perspectives.

Des rêves de dunes, de barrières de dunes, de sabkhras fermées de toutes parts, de sable mou comme de la farine..... et le passage de l'autre côté de la barrière de sable inaccessible pour l'instant. Le rêve devient assez rapidement réalité, ce matin. Nous ne nous ferons pas prendre dans les pièges de sable mou, préférant à chaque fois faire une reconnaissance à pied. Quoi de plus vivifiant que de grimper sur la dune, d'ébaucher un plan de bataille, de passer un cordon de dunes et puis un autre et repartir à pied encore une fois. Seul le dernier cordon nous donne du fil à retordre. Nous parcourons d'un bout à l'autre un grand boulevard coincé entre des dunes, pas d'échappatoire, retour sur le cordon précédent, reconnaissance à pied. Il semble que là ça pourrait passer le sable va nous porter à part ce petit passage mou qu'il va falloir passer en force. Et voila c'était là ! L'oeil s'est exercé à reconnaître un sable qui porte, parfois, il y pousse trois brins d'herbe, signe d'humidité qui compacte le sable. Nous passons dans la foulée un, deux, trois cordons et c'est la délivrance. Nous descendons une grande pente de sable vers l'oued El Khatt que nous allons suivre un moment. Le vent de sable s'est levé, accompagné d'une brume qui masque la visibilité vers les lointains. Nous logeons le grand champ de dunes. Vraiment, le traverser relèverait de l'exploit et pourtant, certains s'y sont risqués et ont réussi, leurs traces GPS en témoigne. Alors une autre fois, pourquoi pas ?



*Au delà de l'oued El Khatt*

À intervalle régulier dans l'oued, il y a des puits et sur les berges des campements. Bien souvent, des équipes de bergers tirent de l'eau des puits pour abreuver les troupeaux. L'eau n'est pas très loin 4 à 5 mètres seulement. Nous nous arrêtons au hasard à Hassi DEJA (hassi = puit). C'est un ensemble de plusieurs puits, ici on abreuve les chèvres, là les ânes et là on tire de l'eau pour les besoins familiaux. Il semble que chaque famille ait son puit. Nous voulons prendre un peu d'eau

essentiellement pour la douche. Les enfants nous entourent ainsi qu'une femme jeune qui paraît avoir la haute main sur une équipe d'adolescents. Elle nous présente sa famille : la grande fille, le second et le petit dernier qu'elle nourrit encore, sortant son sein pour bien se faire comprendre. Et une grande liberté de parole. Son mari travaille à Nouakchott et ne revient qu'à de longs intervalles alors elle gère. Sa fille est aussi ouverte et se fait photographier en compagnie des mamies-4x4. A la séparation, les femmes s'embrassent. A l'autre puits, un ancien essaie, lui aussi, de se souvenir de quelques mots de français, les jeunes s'activent car les animaux sont de plus en plus nombreux à vouloir s'abreuver. Passer une ou deux journées dans ces campements, là où le temps ne compte pas, devrait être une expérience fabuleuse.



*Photo de famille à hassi Deja*

Mais nous repartons car nous avons encore une difficulté à franchir : la dune de TAOUJAFET présentée comme la seule véritable difficulté du parcours. Nous y voilà au pied et nous commençons par un repérage des lieux. C'est cette grande pente de sable qu'escaladent ânes et troupeaux de chèvres. L'approche se fait par un cheminement sur des coulées de roches avec quelques marches sévères mais il nous en faut plus. Arrêtés dans l'oued en dessous, nous observons l'adversaire. Un homme qui creuse un puits nous fait signe d'y aller "*c'est par là*". Départ en troisième courbe, pied à fond .... Et ça monte, ça monte et nous voilà au sommet. Ah ce n'était que ça !

Tantôt dans l'oued, tantôt sur les berges, nous arrivons à Rachid, un très grand village, une cinquantaine de kilomètres avant Tidjikja. Voir arriver deux véhicules étrangers vient rompre la monotonie du quotidien. Ce village possède l'électricité et la station avec les groupes électrogènes a été installée sur la place du village. Nous montons vers le marché un peu plus haut sur la colline. Marché très coloré avec de nombreuses petites échoppes. Vendeuses et acheteuses, les femmes en melafah multicolores sont les principales actrices de ce lieu. Si la parole est libre, en revanche elles ne veulent pas être photographiées. On nous propose des tas de produits, toutes sortes de légumes

mais nos besoins sont bien précis. Nous repartons dans l'oued où un épineux géant va nous offrir son ombre pour déjeuner.



*Source dans l'oasis*

C'est maintenant le dernier round pour arriver à Tidjikja. La piste passe près d'une très belle palmeraie. J'en salue le propriétaire et illico, celui-ci nous invite à la visiter. Il dispose non seulement d'un puit à balancier comme on en voit beaucoup lorsque l'eau n'est pas très profonde mais aussi d'une source un peu plus loin. Nous sacrifions à la visite mais à son grand déplaisir, refusons de monter à la maison pour le thé. Les occidentaux sont des gens trop pressés.....

Restes du Dakar ou 4x4 de touristes, la piste est très marquée, impossible de se tromper. ? Oh si, quand même un peu ! Nous arrivons à Tidjikja en milieu d'après midi. Réparation du pneu de Bernard. Personnellement, j'achète une chambre à air car le parcours n'est pas encore terminé. Pleins de carburant. Nous arrivons à la fin du marché et là vraiment personne ne s'intéresse à nous. Indifférence totale. Notre manoeuvre dans une rue en cul de sac n'inquiète même pas le monsieur qui fait ses besoins sur un tas d'ordures au milieu de la rue !

### [De Tidjikja à Kiffa via la passe de Néga](#)

Nous reprenons sur une vingtaine de kilomètres, la route goudronnée vers Moudjeria, ne dérangeant même pas le policier avachi devant sa cahute qui nous fait nonchalamment signe de passer. Puis une petite piste qui s'insinue entre les cailloux et une maigre végétation. Une piste "orangina" comme dirait *Gandini*. Ça suffira pour ce soir.

Nuit calme mais les traces d'animaux (fennecs ou renards?) trahissent leur présence. Nous repartons jusqu'à un grand village posté à coté d'un barrage. La retenue n'est plus en eau et fait une grande tache de verdure où paît un gros troupeau de bovins. Ce sont les premiers que nous voyons mais nous en verrons de plus en plus alors que nous rentrons dans la zone subsaharienne. Nous longeons une clôture en bon état sur une vingtaine de kilomètres. Quelle est son utilité ? Puis nous franchissons l'oued du barrage avant de nous enfoncer dans la montagne.



*Guelta d'el Khedia : le crocodile sort à 18 heures*

Encore un oued : l'oued Gouesi que nous allons suivre jusqu'au village d'El Khedia ou El Gheddiya, les deux appellations se côtoient. C'est un grand village avec de nombreuses habitations en dur. Les enfants qui s'étaient rassemblés autour des voitures sont rappelés à l'ordre par le maître d'école, c'est l'heure de la reprise! Un peu plus loin, nous verrons aussi le mur d'enceinte d'un collège. A la sortie du village, nous trouvons la petite piste qui doit nous amener vers une guelta (un trou d'eau permanent) où subsisterait un ou deux crocodiles. Il faut faire une petite marche à pied pour y arriver et nous trouvons un trou d'eau où viennent s'abreuver des myriades d'oiseau, des ânes et des boeufs. Autrement dit c'est un cloaque noirâtre dans lequel se reflète la muraille de montagne d'où, lorsqu'il pleut, cascade l'eau du plateau. Une troupe de singes sous la surveillance d'un grand male nous observe depuis leur refuge dans la muraille. Un jeune homme nous dit pourtant qu'à la tombée de la nuit, on peut parfois apercevoir le crocodile ! Il faut bien entretenir la légende.

Nous ne sommes plus maintenant qu'à une grosse vingtaine de kilomètres de la légendaire passe de Néga. Ce serait bien d'y arriver en fin de journée, la bonne heure pour les photos. Mais nous interprétons mal le carnet de route et le terrain prête à la confusion. Nous avons bien pris la piste entre les deux mamelons mais comme nous arrivons de la guelta, nous n'avons pas pris les bons mamelons. Ce n'est que lorsque descriptif et GPS ne vont plus du tout que nous décidons de faire demi-tour. Piste caillouteuse, dure, sur un plateau aride. Nous passons un petit col au pas, nous ne sommes plus qu'à dix kilomètres mais impossible de deviner où se situe la passe. Un petit berger court dans notre direction et nous nous laissons intercepter. Hors d'haleine, ayant même grand peine

à respirer : "*donnes moi cadeau*". L'entrée en conversation est déroutante. Il reprend son souffle, remet sa ceinture et nous explique "*donnes moi cadeau, les voitures donnent cadeau !*" Certes, toute peine mérite salaire mais là, on va à l'essentiel. En fait peut importe le cadeau, c'est le geste qui compte..... et nous entretenons la légende des voitures qui donnent. Bernard de son côté est aussi intercepté par un autre berger.

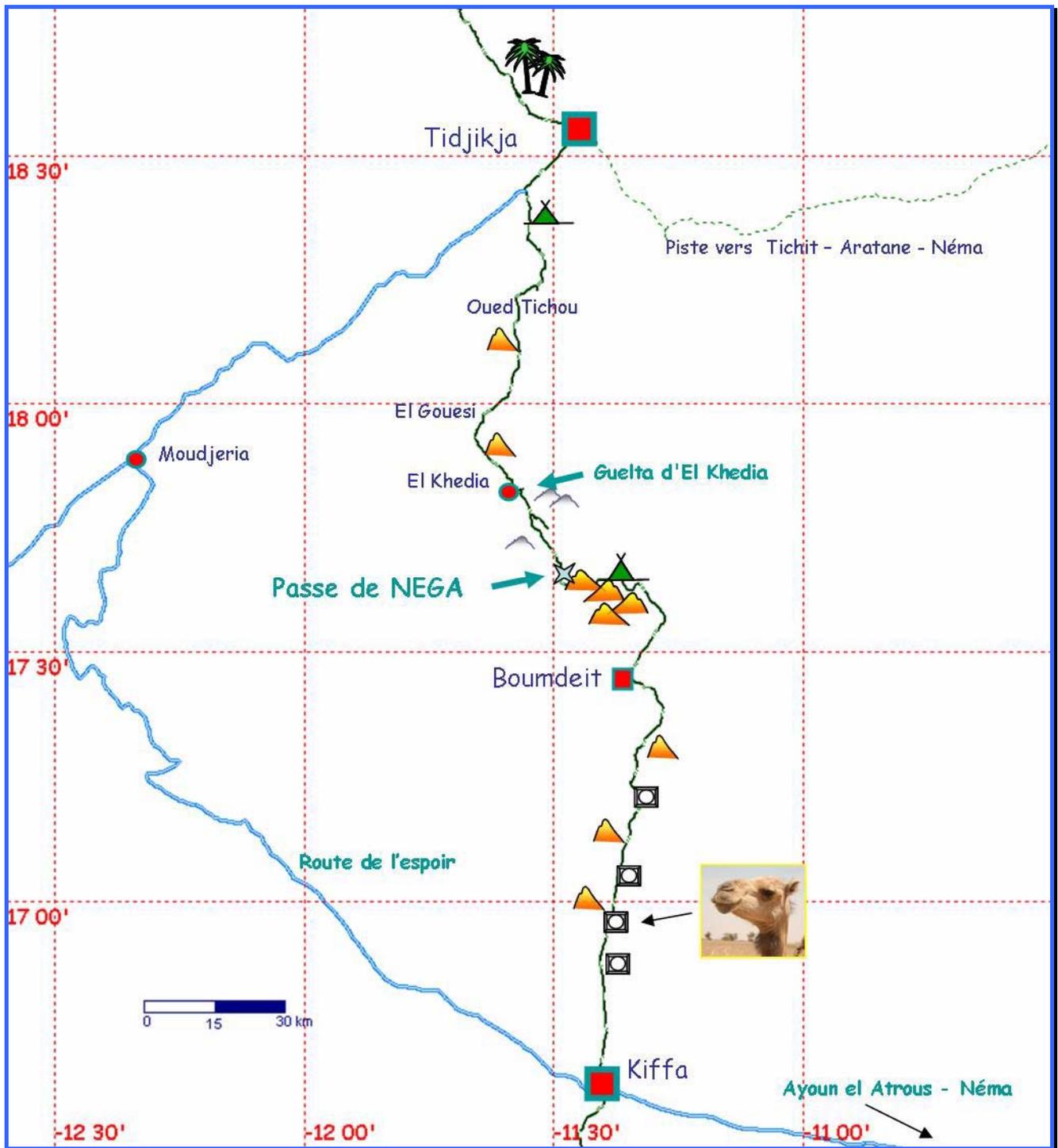


*Entrée dans la passe de Nega*

Dernier Wpoint avant la passe de Nega. Je laisse les Lucky-luck prendre la tête et entrer en paradis. "Je vous emmènerai à la passe de Nega" disais-je l'année précédente : promesse tenue. Par une étroite et haute marche, nous basculons du plateau aride dans un immense amphithéâtre de sable où serpente une piste. Spectacle fantastique qui vient se rajouter à l'accomplissement de notre raid. Nous attaquons la descente, pas toujours évidente, imaginant à la remontée dans des conditions de course ce que ce peut-être. Arrêt photos. En souvenir, nos femmes remplissent des bouteilles de ce beau sable roux.

N'allons pas plus loin ce soir. Tout à notre émotion et notre plaisir, nous en oublions le champagne au bivouac!

Sur la photo, c'est encore un bivouac de rêve. Ce que l'on ne voit pas, c'est que nous sommes posés dans un champ de cram-cram (*Cenchrus biflorus*). La fleur en forme d'oursin est terminée par de petites épines qui viennent se planter dans les pieds. Plus désagréable que douloureux mais n'oublions pas qu'il nous reste à terminer la descente de Nega. Presque une dizaine de kilomètres de sable à descendre. Assez facile malgré quelques passages piégeux. Le cadre est magnifique. Nous rêvons éveillé ! La piste suit un grand cañon puis une cluse donnant sur un village et nous sommes maintenant dans le lit d'un oued en route vers Boumdeit.



Encore un village où nous arrivons par une belle allée de mimosas. Puis voilà le grand village de Boumdeit. Nous débouchons en plein centre au milieu du marché. Les gens semblent surpris de nous voir arriver ainsi. Le village n'est pas exceptionnel et nous en sortons au moment où tous les enfants viennent de réaliser qu'il s'agissait de touristes donc de "voitures à cadeaux". C'est une meute hurlante qui nous poursuit et s'arrête désappointée lorsqu'elle comprend que nous lui échappons. D'après mes informations, il se pourrait que de Boumdeit à Kiffa, nous trouvions le goudron, (nous venons du reste de voir une goudronneuse.....). Nous ne l'avons pas trouvé, même mieux la piste n'est pas toujours facile tout en offrant quelques beaux points de vue. Parfois, notre trace suit une

ancienne piste renforcée, parfois cette trace est faite de deux profondes ornières où l'on ne peut rouler. Nous avons croisé beaucoup de puits mais chaque fois les bergers sont à l'oeuvre entourés de troupeaux et nous commençons à voir quelques zébus. Nous voudrions refaire nos provisions en eau (nous avons pris goût à la douche quotidienne) mais souhaitons une eau non polluée par les troupeaux. Justement voici un puit isolé au milieu du reg. Nous ôtons le couvercle : l'eau est à 35-40 mètres, la corde est passée dans la poulie et à chaque bout un bidon de 20 l. Lorsque l'on monte un bidon, le second descend : un qui tire, l'autre qui aide à remonter le bidon, cela va vite. Ce faisant, les dromadaires qui baguenaudaient alentour, s'approchent en curieux et viennent réclamer leur part de boisson. Nous avons bientôt une dizaine de dromadaires autour de nous qui se poussent du col pour être les premiers à boire et font des mimiques pas possibles juste pour être sur la photo

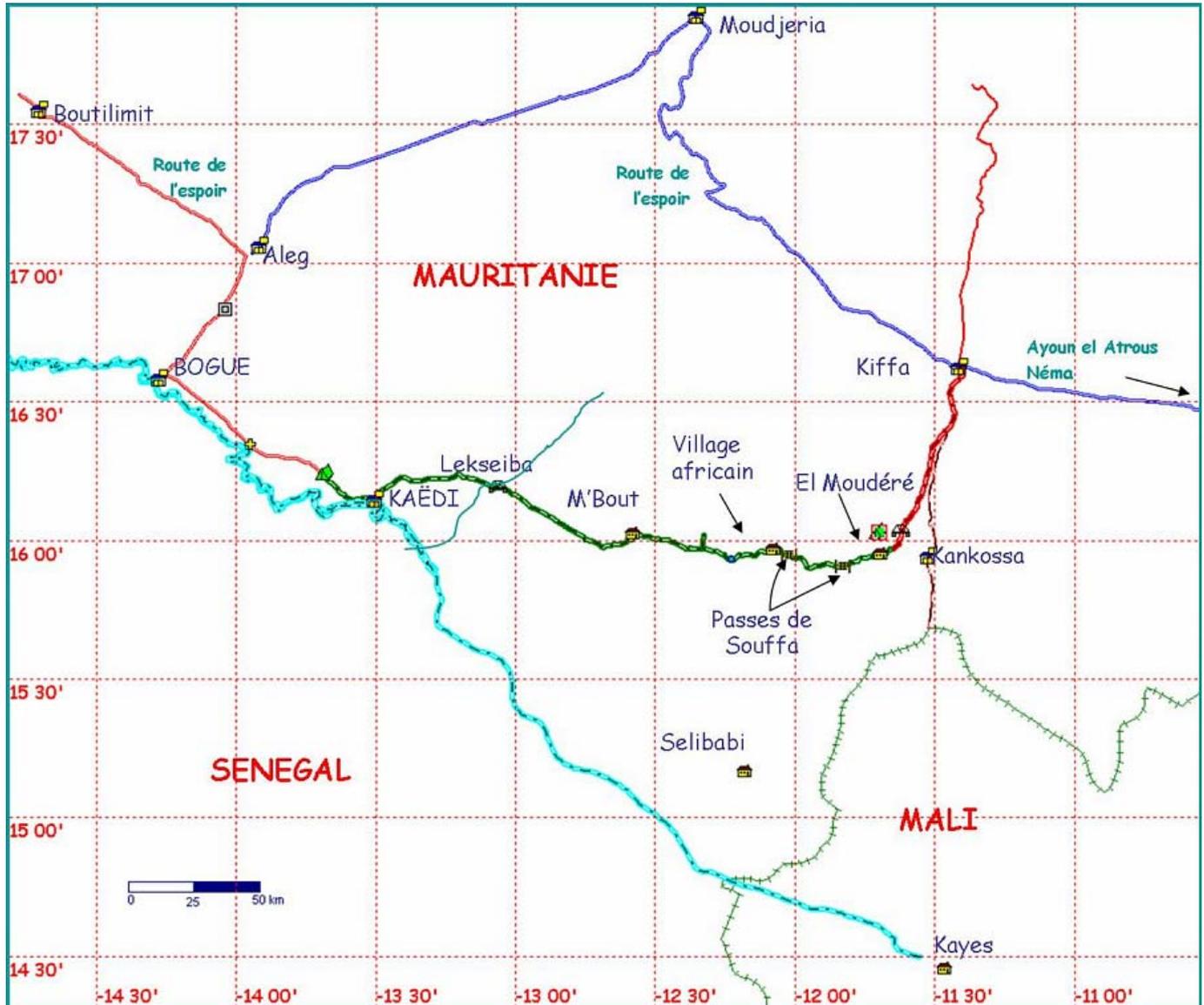


*À la sortie de la passe de Néga*

Bientôt la piste devient bien meilleure, sauf à quelques endroits où les pluies ont raviné la chaussée, creusant des saignées de parfois plus d'un mètre. Puis c'est le goudron et nous rentrons dans Kiffa. Ici tout respire déjà l'Afrique.

### [De Kiffa, porte du sahel sur la "route de l'espoir", au fleuve Sénégal.](#)

La différence entre Kiffa l'africaine et Tidjikja, ville aux marges du désert est frappante. Ici tout simplement les gens sont plus expansifs, plus portés à nous interpeller. Et si la majorité des femmes s'enveloppent dans leur mélafah, quelques boubous ou t-shirts nous montre que nous sommes à une frontière. Nous venons ainsi de clore le chapitre de notre petite aventure désertique, et même si nous n'avons pas parcouru tous les carnets de route, nous ne pouvons qu'être satisfaits de nos traces. Pour conclure notre séjour mauritanien, compte tenu du temps disponible, je propose de faire un petit détour par les routes plus au sud, de descendre éventuellement jusqu'à Kankossa ou peut-être plus loin, jusqu'à Selibabi et de suivre ensuite le fleuve Sénégal.



### De Kiffa à Bogué

Pas de carnet de route, pas d'itinéraire précis, seulement une poignée de waypoints préparés "à tout hasard", au cas où nous aurions envie d'aller voir jusque là. La carte IGN ne nous montre-t-elle pas qu'il existe un réseau de pistes et de routes ? Nous partons à la découverte.

La route goudronnée ne dépasse pas les portes de la ville et s'arrête juste après l'aéroport. La piste qui la prolonge, est de bonne facture et augure d'un voyage facile. Il ne faut pas plus de cinq kilomètres pour que le gravier et la latérite se transforme en piste infernale avec des nids de poule, des ornières et des passages sableux qui nous obligent à faire comme tout le monde : aller chercher le salut à côté de la piste. Nous retrouvons un peu plus loin de meilleures conditions et progressons dans une large plaine ondulée et herbeuse. Boqueteaux de deux ou trois arbres ou petites forêts. Les troupeaux de zébus se font plus nombreux même si chèvres et dromadaires sont encore présents. Lucky-luck nous fait sa crevaision quotidienne. De nombreux ponts ont été détruits par les crues ce qui nous oblige à passer dans l'oued. Puis une grande ligne droite, à l'évidence plus récente. Plus tard, je verrai que cette section longe la *forêt classée de Nehamé*. Nous contournons un très grand village avec une belle palmeraie, probablement Kouroudjel. Mais nous nous éloignons de la direction de Kankossa. La piste n'était pas fameuse mais celle sur laquelle nous nous engageons, est complètement défoncée. Demi tour.



*Zébus et "pâturages" du sahel.*

Au village suivant, je demande à une jeune femme, la direction de Kankossa. "Par là" me dit-elle. Soit, mais j'en doute. Encore un village : je demande encore une fois la direction de Kankossa à un groupe d'anciens en train de refaire le monde autour d'une théière. "Kankossa, c'était le croisement précédent, là vous allez à M'Bout". Coup d'oeil à la carte, M'Bout est sur la nationale N°2 à la hauteur de Kankossa. Compte tenu de l'état des pistes, et du peu de distance que nous avons parcourue, il vaut peut-être mieux continuer sur M'Bout et abandonner la descente sur Sélibabi. Et puis la nationale 2, c'est peut-être une piste en bon état car nous n'osons plus penser qu'il s'agit de route bitumée.



*la RN2 !*

Nous croisons sur cette piste défoncée une Mercedes. Au pas, mais elle avance. Puis un petit camion. Dans un village, sont stationnés de gros semi-remorques bien chargés de charbon de bois ce qui n'est pas très pondéreux. Traversée de l'Oued El Ouahdane par un gué pavé dans le lit de l'oued mais dont les berges sont si abruptes qu'il est impossible que les camions l'ait emprunté. C'est déjà l'heure du Bivouac. D'après le GPS, il y a un village à 3-4 Kms devant nous, donc il faut planter le camp maintenant ou le dépasser de quelques kilomètres mais la nuit risque de nous surprendre. Il fait encore 36-37°, nous espérons que la fraîcheur viendra avec la tombée du jour. Nous nous installons dans un petit bosquet à quelques centaines de mètres de la piste. Chacun ayant pris sa douche derrière son véhicule, nous faisons tranquillement le bilan de la journée et regardons le chemin qui nous attend tout en savourant les dernières réserves de Sauternes de Bernard.

Du bruit dans le bois. Je sors de la zone éclairée et à quelques pas de notre bivouac, je tombe nez à nez avec un ouvrier qui rejoint son village. Il est peut-être plus surpris que moi, car je crois que je l'ai vu et entendu avant qu'il ne nous découvre. Nous nous serrons la main et échangeons quelques mots.

Nous nous étions arrêtés hier soir avant de traverser le grand village d'El Moudéré et il y avait avant un petit hameau d'une dizaine de cases dont nous n'étions séparés que par une ondulation de terrain.



*El Moudéré, et ses cases typiques (greniers ?)*

El Moudéré est un très grand village, très étendu. Ce n'est pas étonnant qu'il fasse partie de la base de données permanente du GPS de même que la RN2. Village typiquement sahélien avec de très grands troupeaux de zébus, des cases rondes au toit de paille, beaucoup d'arbres, des palmiers. Vraiment cela est complètement différent des paysages sahariens dont nous arrivons. J'ai quitté le village alors que Lucky-luck est rattrapé par le Commandant de la gendarmerie de Kiffa en tournée d'inspection dans son secteur. A part le 4x4, ils n'ont rien et le commandant repartirait bien avec cahiers, stylos ou la carte IGN qu'il voit dans le Defender. Lucky luck lui promet de lui en envoyer une, inch Allah. Le commandant lui dit encore " *vous allez passer par la passe de Souffa, attention aux carters !* " Il nous souhaite bonne chance pour la suite de notre voyage.

Il y a deux passes de Souffa, la première une quinzaine de kilomètres après El Moudéré franchit par une piste "normalement dégradée" une petite colline, découvrant une belle vue sur la plaine. Puis nous redescendons un peu, au milieu des cailloux et des arbres. La piste serpente entre de gros blocs de rochers. Nous photographions les premiers baobabs. Et aussi des troupeaux de zébus de plus en plus importants comme celui qui traverse la route devant nous en une longue procession, probablement pour se rendre aux puits où les bergers les attendent. Tous ces zébus portent des cornes magnifiques et c'est à qui fera la plus belle photo, car en plus ils se laissent approcher sans agressivité. Puis la route s'enfonce entre deux lignes de rochers où nous rattrapons deux méharistes que nous saluons. Nous sommes maintenant dans la partie "hard" de la passe de Souffa. C'est simple il n'y a pas de piste, simplement des cailloux sur lesquels il faut passer, des cailloux, des marches, des pointes de rocher qui émergent, aucune voie évidente. Les dromadaires nous rattrapent et nous dépassent alors que je suis à la peine avec mes roues "tailles basses" qui ont été si efficaces dans le sable. Sortie d'une première difficulté pour entrer dans la suivante. Ici une voiture achève de rouiller : le carter ? On comprend la recommandation du gendarme et d'ailleurs c'est probablement là que j'ai endommagé la protection du pont arrière.



*Paysage de la première passe de Souffa*

Cette route ou plutôt cette piste n'a pas été entretenue depuis des années. Il s'agit d'une piste probablement établie pendant la période de présence française (1914-1960), avec de nombreux ponts pour franchir les oueds. Or en période d'orage, ces ponts voient s'accumuler des débris de toutes sortes contre leurs jambages et d'accumulations en accumulations, le passage de l'eau devient impossible. Soit le pont voit ses fondations minées, soit le cours de l'oued se détourne. Sur la cinquantaine d'oueds que nous avons franchis, ne subsistent qu'un ou deux ponts à peu près en état. Il faut donc passer dans l'oued, et parfois les berges sont abruptes. Sympa mais jamais difficile.

C'est en quittant la vieille piste pour chercher un franchissement d'oued que nous perdons le fil de notre RN2. Il y a des traces mais d'habitude elles reviennent assez rapidement sur la vieille chaussée. Nous errons entre les baobabs et les pommiers de Sodome sans retrouver quelque chose de cohérent. Cela nous amène vers un village posé sur une petite colline. Tout autour le sol est complètement dénudé, probablement le fruit de la déforestation pour les besoins de la cuisine. Nous passons à une petite centaine de mètres du village et aussitôt une meute d'enfants court vers nous.



*La vrai passe de Souffa*

Nous ne sommes pas très enclins à subir les "*donnes moi cadeaux !*" répétés aussi nous contournons le village à bonne distance. Mais nous tournons autour sans trouver note RN2. Aussi à la CB nous convenons qu'il faut rentrer dans le village pour demander notre route. Nous voila sur la place principale, devant l'école. Les enfants sont en récréation c'est pourquoi certains ont continué à tourner autour du village pour nous suivre. Aussitôt nous sommes entourés par une foule compacte sur trois ou quatre rangs. Personne ne demande de cadeau. C'est seulement de la curiosité. Tout le monde veut nous voir de près, voir l'intérieur de la voiture. Je suis sorti sur la place mais derrière moi les enfants et beaucoup d'adolescents et adolescentes se pressent contre les vitres sans un mot, les yeux écarquillés. Des dizaines de visages noirs, d'un noir intense car nous sommes ici plus en Afrique et qu'en zone saharienne. Voici l'institutrice, partagée entre la curiosité et le devoir de bonne tenue des enfants. Elle parle français. Dix mètres plus loin Bernard a trouvé un ancien qui également parle français et a compris ce que nous cherchions. Il nous accompagne à pied, à son rythme. Je repars dans la direction où l'homme nous emmène et finalement je retrouve des traces de plus en plus nombreuses. Bernard me rejoint et bientôt nous retrouvons notre RN2.



*L'institutrice et ses élèves*

Nouveau passage d'oued. À la remontée, je prends la piste qui semble la plus probable mais une dizaine de minute plus tard il apparaît que nous ne sommes pas dans la bonne direction. On fait le point, et un pick-up, surchargé ou rentabilisé, comme il se doit, nous confirme bien que ce n'est pas la piste de M'Bout. Retour à l'oued. Les ponts détruits et inutilisables se succèdent. Les villages aux cases rondes aussi. Nous croisons quelques caravanes femmes avec leurs ânes, les hommes et les dromadaires voyagent séparément.

Nous arrivons à M'Bout en début d'après midi. Le village est écrasé de soleil, de poussières, envahi par les déchets. Cela ne donne pas envie d'y faire du tourisme. Nous empruntons la rue principale sur quelques longueurs avant de trouver la piste de Kaédi. Cette piste a été reconditionnée il y a peu de temps. C'est de la belle tôle ondulée bien creuse. Les quelques secondes nécessaires à la prise de vitesse semblent une éternité. Et puis lorsque nous arrivons à 65-70 Kms/h, c'est comme si nous étions sur un coussin d'air. Mais il faut bien tenir le véhicule et faire attention aux trous et cailloux. J'ai déjà donné dans ce sens.



*Sur la piste de M'Bout : retour du marché.*

Nous nous rapprochons du fleuve Sénégal ou au moins des zones humides en saison des pluies. Toujours beaucoup de troupeaux, les arbres sont de plus en plus grands. Nous traversons un affluent du Sénégal à Leqceiba (ou Lekseiba). Le poste de police est juste à la sortie du pont, on ne peut pas leur échapper mais le contrôle se résume aux salutations d'usage (il fait chaud : version courte). Nous rentrons maintenant dans Kaédi. Je suis préposé à la surveillance des véhicule ce qui me permet de faire la connaissance de la jeunesse locale. Ici aussi leur dieu s'appelle Zidane. Les adolescentes sont curieuses comme tout. Elles se font photographier rien que pour se voir ensuite sur l'écran du numérique.

Nous traversons les quartiers commerçants. "*Mettez vous en plein les yeux*" dis-je à la CB, car nous sommes dans un autre monde ! Et voici le fleuve Sénégal qui fait frontière avec le Sénégal. Les lavandières sont à l'oeuvre de même que les tanneurs qui font tremper les peaux dans l'eau du fleuve. C'est parti pour la séance photo au bord du fleuve : les véhicules, les chauffeurs puis les couples. Pendant que j'officie au numérique, en arrière plan derrière les Lucky-luck arrive une lavandière, belle jeune femme, qui porte ses 25kg de linge sur la tête sans tenir son baquet avec les mains. Arrivée au bord du fleuve, elle se dévêt tout simplement, avec des gestes d'une sensualité telle que les filles du Crazy Horse ne paraissent à côté que Lolitas de quartier. Ne gardant qu'un minuscule pagne, elle me fait signe de ne pas la photographier, c'est bien normal. Les *Lucky-luck* qui lui tournent le dos ne comprennent pas pourquoi la photo demande tant de temps. Un peu plus loin, une autre lavandière et sa fille à peine sortie de l'adolescence officient dans le même appareil. Les formes de la princesse sont .... royales. D'autres lavandières encore sont à l'oeuvre tout le long du fleuve. C'est un va et vient de pirogues fines et colorées. Ici on parle peul des deux cotés du fleuve

et qui sait de quelle nationalité est les gens. En tous cas ce n'est pas le souci de la police, nous explique-t-on, tant que tout se passe bien.



*Le team au bord du fleuve Sénégal.*

Nous repartons en retraversant une fois de plus le souk et maintenant nous avons une route goudronnée qui remonte vers le nord. Nous avons encore croisé beaucoup de grands troupeaux. Bivouac dans le bush. Il fait bien chaud ce soir, et il faut nettoyer le cram-cram et les bouses pour installer le campement. Les bouses sont desséchées et dures comme des cailloux ce qui rend la tâche très aisée. C'est notre dernier bivouac au sud. On s'habitue très facilement à cette chaleur sèche bien agréable à l'heure de la douche. Une fraîcheur relative s'est installée en milieu de nuit et le matin nous trouve en bonne forme pour attaquer le retour.

La route goudronnée suit le fleuve à quelques distances jusqu'à Bogué. Dernier clin d'oeil, un monsieur en grande djellaba blanche (celle des jours de sortie) attend le car pour aller au marché. Il tient en laisse une chèvre que l'on dirait toute heureuse de partir en voyage. Arrivés à Bogué, Lucky-luck avise un réparateur de pneus. Les moyens sont rudimentaires mais le savoir faire est là. Autour de nous, c'est l'affluence ordinaire d'un jour de marché dans l'odeur et la fumée des brochettes. Va et vient d'autobus et petits cars, en état de délabrement plus ou moins avancé, mais ça roule, ça transporte et personne ne se plaint! Allez on se fait une dernière visite au Sénégal. Je demande ma route à un monsieur en train de dépouiller une chèvre en bord de route. Il m'explique qu'il ne parle pas français mais va réveiller son oncle qui dormait. Celui ci nous dessine une carte sommaire sur la poussière du tableau de bord. Je n'ai retenu qu'il fallait traverser le marché. Encore un beau marché haut en couleurs et en personnages. Les africaines en boubou sont magnifiques comme cette jeune femme devant nous qui nous empêche d'avancer. Moulée dans une pièce de tissu imprimé, elle est tout simplement .....belle à en couper le souffle.



*Traversée du marché de Bogué*

Nous voici au bord du fleuve Il y a aussi quelques lavandières un peu plus loin mais c'est l'endroit où les transporteurs viennent baigner leurs petit chevaux car le transport de personnes et de marchandises utilise beaucoup le cheval attelé à une carriole. En tenue "légère", les maîtres brossent leurs chevaux dans l'eau du fleuve puis se font porter pour remonter sur la berge. Il y a quelques beaux gosses à la musculature puissante. Nous avons le sentiment d'une population à la gentillesse extrême. Et lorsque au retour nous nous arrêterons au milieu du marché pour les courses du jour, c'est encore beaucoup de gentillesse mais aussi beaucoup de curiosité pour ces gens venus d'ailleurs que nous sommes. Ici tout semble baigner dans l'harmonie et pourtant ce ne doit pas être rose tous les jours. À croire que c'est notre culture qui pervertit ceux que nous appelons les "immigrés".

Cette fois, c'est bien le retour qui est amorcé. Au nord de Bogué, le désert est rapidement là. En moins d'une centaine de kilomètres, dromadaire et chèvres remplacent les zébus, Les boubous cèdent la place aux mélafah. Les khaïmas succèdent aux cases rondes et les dunes de sable blond prennent place dans le paysage.



*Pirogues, lavandières et bergers : le fleuve Sénégal*

Nous nous arrêterons ce soir dans le désert en face du banc d'Arguin. Puis le lendemain nous ferons escale à Nouadhibou où Mohamed Arthouro nous a fait préparer une douzaine de langoustes, juste pêchées de l'après-midi. Entre le passage éclair de la douane mauritanienne et l'interminable passage de la frontière Marocaine, je m'en fais une petite dernière en m'ensablant dans le no man's land entre les deux frontières. Par la suite, nous avons rencontré trois jeunes qui, à l'aller, y avait passé la nuit, refusant de payer le prix fort aux profiteurs de malheur.

Escales ensuite à Dakhla et Laâyoune, le team se sépare après un dernier "bivouac" au camping municipal de Tiznit. Lucky-luck nous a concocté pour l'occasion un tagine au poulet qui embaume à cent mètres lorsque nous revenons du souk. C'est l'heure des projets et des grands projets. Si 2008 devrait nous voir sur les pistes de l'atlas, l'idée d'un grand raid en 2009, peut-être le raid de notre vie, commence à titiller nos subconscients.

À bientôt pour d'autres récits de voyage et de 4x4.

---

*Geneviève et Jean-Bernard VALLIER avec les teams "Lucky-luck" et "Papillon"*